

OLIVIER ROLLER POUR « LE MONDE »

John W. Baldwin

Le médiéviste américain explore les structures du Paris de Philippe Auguste, capitale d'un Etat en gestation.

Rencontre. Page 12.

« French theory »

Rajeunie, la pensée française des années 1970 revient après un long détour outre-Atlantique.

Dossier. Pages 6 et 7.

Le Monde

Des Livres

Vendredi 10 février 2006

DUONG THU HUONG LA VÉRITÉ AU PRIX FORT



PANCRAZI

En résidence surveillée à Hanoï, cette romancière très connue au Vietnam, où ses livres sont pourtant interdits, évoque son combat contre la censure. Rencontre. Page 5.

Alexandre Dumas

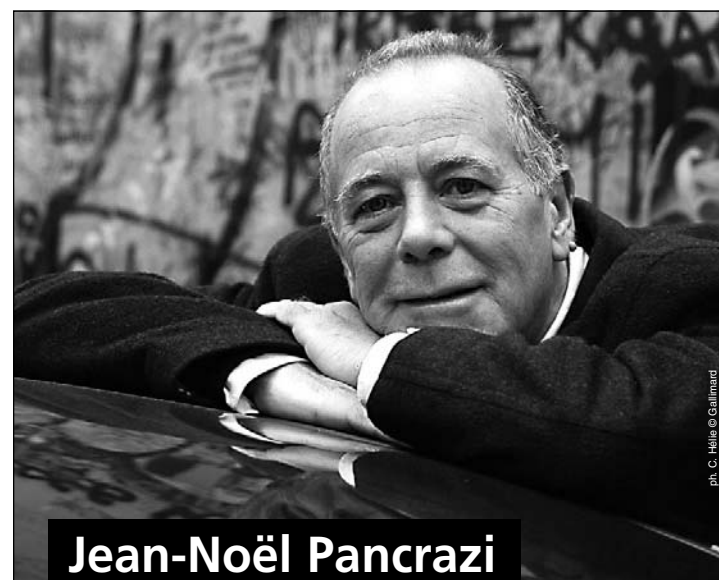
La trilogie révolutionnaire est l'œuvre capitale et « testamentaire » de l'écrivain. Grâce à Claude Schopp, elle est enfin intégralement disponible. Littératures. Page 3.

Romans en musique

Après le « Ravel » de Jean Echenoz, trois nouvelles variations de Metin Arditi, Yasmine Khat et Alexis Salatko, où se croisent compositeurs et interprètes. Littératures. Page 4.

Romans policiers

L'Autrichien Veit Heinichen fait de Trieste l'arrière-plan d'une série dont le premier volet paraît en français. Et aussi Henry Porter et Batya Gour. Page 10.



Jean-Noël Pancrazi



Les dollars des sables

roman

"Cet amour peut-il durer, tenir, dans le monde si volatil des Caraïbes où l'on ne voit pas la vie plus loin que demain, où les seuls repères sont ces dollars des sables qui continuent à briller dans la nuit et que la mer, parfois, emporte ?"

Gallimard

A nos lecteurs

Dans une libre opinion publiée par « Le Monde des Livres » du 3 février, Elisabeth de Fontenay met en cause l'interview, qualifiée de « traquenard », d'Alain Finkielkraut par un « journaliste sans scrupule » du quotidien israélien *Haaretz*. La publication par *Le Monde* (le 24 novembre 2005) d'extraits de cet entretien a, selon elle, « aggravé les équivoques », ainsi que le titre (« *J'assume* ») de l'interview de M. Finkielkraut (*Le Monde* du 28 novembre). M^{me} de Fontenay dénonce une « cascade d'irresponsabilités » et la « promotion d'un choix de paroles févèrement prononcées et parfois falsifiées », sans donner le moindre exemple de « falsification ». Nous laissons la responsabilité de ses propos à M^{me} de Fontenay et rappelons, comme l'avait fait le médiateur Robert Solé, (*Le Monde* du 5 décembre), que notre journal a tenu à donner longuement la parole au philosophe, dans des conditions agréées par lui. Le traitement par *Le Monde* de cette controverse ne relève donc ni de l'« irresponsabilité » ni de la « falsification ».

LE MONDE DES LIVRES

Précision

Contrairement à ce que nous avons écrit dans « Le Monde des livres » du 3 février, Elisabeth de Fontenay n'est pas professeur émérite, mais maître de conférences honoraire à Paris-I.

Pour Florence Lautel-Ribstein, « Rochester : le dernier des libertins », de Laurence Dunmore

Les « petites morts » de Rochester

Florence Lautel-Ribstein

Un homme ne s'élève à la gloire que sur des monceaux d'injures et (...), pour quiconque pense et agit, c'est mauvais signe que de n'être point vilipendé, insulté, menacé. » Cette vision cynique d'Anatole France concernant une société qui ne reconnaîtrait le statut de grand homme qu'à ceux dont la vie ou l'œuvre seraient passées au crible du sensationnalisme, voire de l'affabulation, vient de faire à nouveau l'éclatante démonstration de sa pertinence avec la sortie du film de Laurence Dunmore, *Rochester : le dernier des libertins*. Le film, adapté d'une pièce de théâtre de Stephen Jeffreys, raconte sur le mode biographique les aspects les plus noirs et les plus anecdotiques de la prétendue vie de John Wilmot, comte de Rochester (1647-1680), sans doute le poète le plus doué de sa génération. Brillant esprit de la cour de Charles II d'Angleterre dans les années suivant la restauration de la monarchie des Stuart, il fut, nous dit Voltaire, « plus savant, plus éloquent qu'aucun jeune homme de son âge ».

Or l'image portée à l'écran, celle fantasmée et forgée d'un aristocrate, poète seulement à ses heures, et si débauché qu'il aurait inspiré le marquis de Sade lui-même, est depuis longtemps éradiquée. Après plus d'un demi-siècle de recherches universitaires, Rochester a radicalement changé de statut. La publication en 1999 aux Presses universitaires d'Oxford d'un corpus de textes fiable par Harold Love, spécialiste de la circulation des manuscrits au XVII^e siècle, a pu enfin établir de façon quasi certaine la paternité de ses œuvres. On découvre ainsi que John Wilmot n'est l'auteur que d'une seule pièce de théâtre, *Valentinien*, œuvre qui dénonce sans ambages les excès des

régimes tyranniques, y compris celui de Charles II. Il n'aurait écrit par ailleurs qu'environ quatre-vingts poèmes, une trentaine d'entre eux étant des pièces lyriques chantant l'amour, pastorales ou élégies dévoilant une conscience de soi exacerbée et ironique, une insatisfaction profonde et une expression très pyrrhonienne du doute. Une autre trentaine est composée de poèmes satiriques fustigeant les travers et les mœurs de ses contemporains, ceux de la cour en particulier. Quelques pièces philosophiques, méditations métaphysiques sur le rien, montrent sa dette envers les penseurs grecs, le philosophe Thomas Hobbes ainsi que les libertins français Montaigne ou Théophile de Viau. Celui qui obtint très jeune une maîtrise de l'université d'Oxford fut aussi un traducteur émérite des auteurs classiques, tels Lucrèce, Ovide ou Sénèque. Enfin, il développa la veine libertine, mais jamais pornographique, dans seulement une dizaine de poèmes. Bref, d'auteur licencieux de mœurs et d'esprit durant plus de trois siècles, il est devenu un auteur important dans le paysage de la critique littéraire. On hésite d'ailleurs aujourd'hui à le considérer comme l'auteur de la pièce scabreuse *Sodom et la Quintessence de la débauche*, dont le film de Dunmore se délecte à l'envi, et encore moins comme celui du fameux poème *Seigneur Dildoe* vantant les mérites du godemiché. L'objet est pourtant devenu à l'écran le point de mire d'une danse rituelle aussi grotesque qu'improbable, puisque présentée officiellement devant le roi anglais et sa cour.

Laurence Dunmore reprend donc le flambeau de ceux qui vouèrent Rochester à l'enfer des bibliothèques. A la fin du XVII^e siècle, le vilipendage du poète s'inscrivait dans la logique d'une certaine propagande religieuse et politique. Car de tout temps, la manipulation a su se parer des habits de la surenchère. Et l'Angleterre de la Restauration ne fit pas exception à la règle. A une époque où la monarchie s'appuyait sur l'absolutisme de droit

divin avait été restaurée par Charles II, officieusement favorable au catholicisme, l'assimilation entre papisme, gouvernement arbitraire et corruption des mœurs était encore répandue. Il n'est guère étonnant alors que certains aient fait de Rochester, ce courtisan sans foi ni loi et protégé du monarque, l'emblème de ce pouvoir et de ses dérives. L'historien whig et archevêque de Salisbury Gilbert Burnet fit ainsi le récit discuté de la conversion miraculeuse de Rochester sur son lit de mort. *Moments de la vie et de la mort de l'honorable comte de Rochester* (1680) montrera comment une âme déchue put trouver le chemin (protestant) de la repentance. Quant à la publication posthume et plus que suspecte la même année de la première anthologie des œuvres du libertin fraîchement converti, elle fut une

Justice n'est jamais rendue

au libertinage, ce vaste

mouvement intellectuel

européen qui ouvrit la porte

au Siècle des lumières

aubaine autant pour les détracteurs de l'athéisme que pour le monde de l'édition mercantile. L'image d'un Rochester dépravé fut perpétuée bien après les remous de la Révolution glorieuse, qui assit définitivement une succession protestante sur le trône d'Angleterre. Citons parmi une cohorte de bien-pensants les ennemis de Voltaire, de celui qui avait osé chanter la verve satirique du libertin anglais dans la *Vingt et Unième Lettre philosophique* en adaptant une traduction de la fameuse *Satire contre l'humanité* (1674). L'immense talent du poète à la diction classique, au sens très musical du rythme, à l'imagination flamboyante, ou son courage pour défendre les libertés, toute cette quintessence de débauche littéraire fut systématiquement occultée dans un lynchage organisé.

Grâce à Laurence Dunmore, le jugement caricatural, voire erroné, et l'étalage de mœurs déréglées auront eu, de toute évidence, la préférence. Le discours de soutien du poète quasi moribond à Charles II devant la Chambre des lords à la fin du film est pure spéculation, et c'est un Rochester concupiscent qui traverse St James's Park peuplé de corps lascifs entrelacés, car l'auteur et le narrateur-personnage du poème satirique *Ballade à St James's Park* ont été tristement confondus. Le soutien inconditionnel à la première des féministes anglaises, la célèbre Aphra Behn, est passé sous silence, tout comme l'extrême sensibilité d'une âme poétique capable de révéler les méandres de la conscience féminine et la complexité du rapport amoureux. Enfin, justice n'est jamais rendue au libertinage, ce vaste mouvement intellectuel européen qui ouvrit la porte au Siècle des lumières en s'opposant à tout dogmatisme et à toute croyance établie et osa prôner la raison, organe de la critique individuelle.

Oui, Rochester aimait l'amour et parlait d'amour. Mais c'était un amour qui se pâme d'aimer, se languit dans le supplice et se meurt de mourir, bien loin des complaisances cinématographiques de Laurence Dunmore. Ni le premier ni le dernier des libertins de ce XVII^e siècle, Rochester savait aussi chanter ces vertiges amoureux baroques, ces instants « de l'ordre apocalyptique réalisé », selon le mot de Philippe Sollers, que l'admirable talent de Johnny Depp n'aura pas eu l'occasion de nous faire entrevoir.

Docteur ès lettres
Maître de conférences en langue et littérature anglaise à l'université d'Artois

Proposer un texte pour la page « forum » par courriel :
mondedeslivres@lemonde.fr

par la poste :
Le Monde des livres,
80, boulevard Auguste-Blanqui,
75707 Paris Cedex 13

AU FIL DES REVUES

« Le Rocambole », géographie de la mouvance vernienne

SOUS-TITRÉ « Bulletin des amis du roman populaire », ce qui ne rend compte ni de sa belle présentation de revue, ni de la richesse de son contenu, *Le Rocambole* vient de faire paraître, sous la direction de l'expert vernien Daniel Compère, un fort intéressant numéro consacré aux « cousins » de Jules Verne. Autrement dit, à ceux qui, dans la « mouvance vernienne », ont œuvré, soit dans la veine du roman d'aventures géographiques, soit dans ce qui ne s'appelle pas encore la science-fiction.

Pour la plupart, il s'agit d'auteurs populaires ou d'écrivains d'ouvrages pour la jeunesse dont les noms ne sont pas passés à la postérité. Ce qui, parfois, est assez injuste.

Trois auteurs font l'objet d'études développées : Louis Bousse-nard et Paul d'Ivoi, piliers des célèbres « Tallandier bleus » dont le plus notoire fleuron fut la

collection « Grandes aventures, voyages excentriques », et Alexandre de Lamothe. Le premier est l'auteur du *Tour du monde d'un gamin de Paris*, mais aussi des étonnants *Les Secrets de Monsieur Synthèse*. Le second du cycle des « voyages excentriques » et surtout des *Cinq sous de Lavarède*. C'est sans doute, des trois, celui qui est le moins oublié. Le troisième ne doit d'y figurer qu'à un seul roman, *Quinze mois sur la Lune*, qui s'inscrit dans la droite filiation de *De la Terre à la Lune*, mais est surtout prétexte à une charge anti-républicaine.

Tour d'horizon

Ces articles sont complétés par un « petit dictionnaire des auteurs français, contemporains ou tardifs mais proches de Jules Verne » où Marc Madouraud fait, en brèves mais érudites notices, un tour d'horizon plus large, de Jean

d'Agraves au commandant de Wailly en passant par René Thévenin, Norbert Sevestre, Marcel Priollet, Jules Lermina, Louis Jacolliot, Arnold Galopin, Maurice Champagne et d'autres.

Les titres de leurs romans ne manquent pas d'une certaine poésie : *Les Sondeurs d'abîmes*, *La Babylone électrique*, *Le Coureur des jungles*, *Le Lac d'or du docteur Sarbacane*, *L'Etrange croisière de la Terror...* Le jugement porté sur l'œuvre d'Henri Bernay nous paraît bien sévère : après tout, nombre de lecteurs de science-fiction ont découvert le genre, grâce aux bibliothèques scolaires, dans ses romans publiés par la série « Rouge et or » des éditions Larousse. Le dossier comporte aussi une bibliographie des études sur les « rivaux, successeurs, héritiers, imitateurs et continuateurs » de Jules Verne établie par Jean-Luc Buard, qui rend hommage au passage au précurseur Yves Olivier-Martin, et un conte de Paul d'Ivoi, extrait du *Journal des voyages*, où nombre d'auteurs référencés dans ce numéro furent publiés.

En bref, un sommaire qui permet de juger de l'influence considérable exercée par le père du capitaine Nemo. ■

JACQUES BAUDOU

Le Rocambole n° 32 éditions Encrage 176 p., 14 €. Signalons aussi le n° 30 de cette même revue qui expose un dossier « Dans le sillage de Jules Verne ».

LETTRE DE NEW YORK

Joan Didion, le deuil et le retour à la vie

C'EST DE L'AUTRE côté de la vie. Ou plutôt, c'est la vie qui, en un instant, se joue de vous et fait volte-face. « *La vie change si vite. La vie change dans l'instant. On s'assoit pour dîner et la vie telle qu'on la connaissait se termine.* » New York, 30 décembre 2003. Joan Didion, la grande dame des lettres outre-Atlantique, la chroniqueuse du malaise dans la civilisation américaine, vient de rendre visite à sa fille unique, Quintana, dans le coma depuis cinq jours à la suite d'un choc septique. Rentrée chez elle, elle met la table, lorsque soudain, la main levée dans un geste que, pour une fraction de seconde, elle prend pour une plaisanterie, son mari décède d'une attaque coronarienne. Gestes automatiques. Affairement insensé. Temps qui s'accélère, se rétracte, se dissout. Secouristes, ambulance, formulaires d'hôpitaux, timbre sourd de l'assistant social quand il dit au médecin légiste : « *Vous avez là une cliente cool.* »

Quarante ans de mariage viennent de prendre fin. Sans un geste. Sans un mot. Sans adieux. Et puis, tout de suite, cet insoutenable retour à une vie où les vivants ne veulent rien savoir des morts. Et cette manie, elle, la survivante, de faire comme si le mort était toujours vivant. Comme s'il allait revenir demain. Comme s'il multipliait, en attendant, les signes familiers de son retour imminent parmi les âmes incarnées : un message qu'on n'efface pas, une faute de frappe qui semble faire

seus, une paire de chaussures qu'on se refuse à jeter, la vie malgré la mort, la rassurante étrangeté de la présence des morts au royaume des survivants.

C'est de cette aventure éperdue de l'imagination en révolte contre l'absence que rend compte, dans un style d'une étonnante pudeur, *The Year of Magical Thinking*, le dernier ouvrage de Joan Didion, paru à l'automne 2005 aux Etats-Unis. L'immense succès du livre, tout à fait inattendu, lui vaut de figurer depuis quatre mois sur la liste des best-sellers du *New York Times* et, plus extraordinaire encore pour un ouvrage sur le deuil, d'être en passe de se voir adapter, pour le théâtre, à Broadway.

Evidences muettes

Tout cela laisse Didion, aujourd'hui âgée de 71 ans, absolument de marbre. Son mari, John Gregory Dunne, était lui aussi écrivain. Pendant quarante ans, ils ont travaillé côte à côte, se sont lus, édités, n'ont cessé de dialoguer. On les aperçoit tous deux, en compagnie de leur fille, sur une photo en noir et blanc reproduite au dos du livre : « *Malibu, 1976.* » Ironie cinglante de ce temps d'évidences muettes, *memento mori* sans appel et pourtant mélancolique, presque heureux.

La fille de Didion est morte à son tour, quelques semaines après la sortie du livre, et Didion s'en est allée, sur les routes d'Amérique, promouvoir son petit tombeau de mots, homma-

ge à l'absent définitif, dernier geste, rite dérisoire et grinçant au pays du *show must go on*.

Le plus terrible, écrit-elle, c'est la fracture du sens. « *Nous nous attendons peut-être à être fous de douleur. Nous ne nous attendons pas à devenir littéralement fous, des clients cools qui croient que leur mari est sur le point de revenir et qu'il aura besoin de ses chaussures.... Et nous ne pouvons pas non plus connaître par avance l'absence sans fin qui s'ensuit, le vide, la succession sans pitié de moments au cours desquels nous serons confrontés à l'expérience de l'absence radicale de sens.* »

Ce sont ces vertiges que Didion a fixés. Rien de plus. *The Year of Magical Thinking* est le premier livre que John Gregory Dunne ne lira pas. C'est pour cela qu'elle s'acharnait à ne pas le terminer. Il est leur dernière conversation. ■

LILA AZAM ZANGANEH

publient
de nouveaux auteurs

Pour vos envois de manuscrits :
Service ML - 1 rue de Stockholm
75008 Paris - Tél : 01 44 70 19 21
www.editions-benevent.com

Le dernier soupir de Dumas

Après la publication en 2005 d'un roman inédit, « Le Chevalier de Sainte-Hermine », les éditions Phébus rééditent intégralement la trilogie révolutionnaire de l'écrivain

LES BLANCS ET LES BLEUS, LES COMPAGNONS DE JÉHU et LE CHEVALIER DE SAINTE-HERMINE
d'Alexandre Dumas.

Textes établis, préfacés et annotés par Claude Schopp. Phébus, respectivement 750, 640 et 1 080 p., 24, 23 et 26 €.

Vous me rendez réponse en mangeant une dinde blanche & une langouste qu'on m'envoie de Roscoff. » La lettre, datée du 15 janvier 1870, est adressée à l'un de ses fournisseurs en documents. Dumas lui demande de la documentation sur la campagne de Russie et sur l'Inde. Il vient de relire quelques-unes de ses œuvres, juge que *Le Comte de Monte-Cristo*, « ça ne vaut pas Les Trois Mousquetaires », et il travaille à la rédaction d'*Hector de Sainte-Hermine*, premier titre de ce *Chevalier de Sainte-Hermine* qu'il nous est donné de découvrir cent trente-cinq ans après sa rédaction. Un inédit de Dumas ! Un roman assez capital pour être dit « testamentaire » et qui aurait sans doute manqué à jamais à notre domaine littéraire sans Claude Schopp, son obstination et sa prodigieuse connaissance de Dumas.

La parution d'une œuvre inédite d'un tel auteur est déjà un événement. Mais quand cette œuvre tient une place de cette importance dans sa production romanesque, quand elle est la part jusque-là ignorée d'une trilogie, l'événement prend forme de miracle. Ce *Chevalier* achève un ensemble qui, de Saint-Just à Cadoudal, de Bonaparte à Napoléon, met en scène les protagonistes de la Terreur et du Premier Empire. Du 11 décembre 1793 – la première date qui paraît dans *Les Blancs et les Bleus* (1) – au 14 avril 1809 – la dernière qui paraît dans *Le Chevalier de Sainte-Hermine* –, Dumas crée une épopée. Tout au long d'une cascade de péripéties, ses héros croisent M^{me} de Staël et Chateaubriand, se trouvent acteurs du 18 Brumaire, rencontrent Michele Pezza dit Fra Diavolo à Naples ou Nelson au cours de la bataille de Trafalgar. Une

prodigieuse distribution, dans laquelle le personnage réel devient mythique et le personnage inventé réel.

Juillet 1830, Dumas est sur les barricades parisiennes, puis, à Soissons, il participe à l'expédition qui, pour ravitailler les insurgés, s'empare d'un dépôt de poudre ; février 1848, à nouveau les barricades, il écrit : « *Ce que nous voyons est grand. Car nous voyons une République, et jusqu'ici, nous n'avions que des révolutions* » ; janvier 1860, il rencontre Garibaldi et l'on connaît la suite.

Le citoyen et le romancier

Alors que le citoyen donnait des preuves de son attachement à l'idéal républicain, le romancier ne pouvait pas éviter la saga que composent les trois volumes qui évoquent, comme il le dit, « *cette grande figure de Bonaparte se faisant Napoléon* » et la lutte qui opposa les Blancs (royalistes) aux Bleus (républicains). A ce carrefour, citoyen et romancier se rencontrent. Le 4 septembre 1870, apprenant la proclamation de la République, Dumas le Bleu, déjà moribond, essuie une lame d'émotion ; il est celui qui a toujours préféré le « *républicanisme social* » à celui des « *républicains qui parlent de couper des têtes et de diviser la propriété* » et à celui des



L'assemblée des Cinq-Cents, le 18 Brumaire an VIII, Jacques-Henri Sablet (détail).
MUSÉE DES BEAUX ARTS, NANTES/COLLECTION G. DAGLI ORTI

« *républicains parodistes et aboyeurs qui élèvent les barricades et laissent les autres se faire tuer derrière* ». Pour autant, comme l'écrivent Dominique Frémy et Claude Schopp, « *son amour de la république et de la démocratie ne l'empêche pas de regretter la disparition de la société polie de l'Ancien Régime* », cette société qui, pour Dumas le Blanc, avait pour qualité « *la vie élégante, la vie courtoise, la vie qui valait la peine d'être vécue* ». Toutefois, il ne saurait masquer le fond de sa pensée. Quand il adapte *Les*

Blancs et les Bleus pour le théâtre, les spectateurs peuvent être étonnés de la dernière réplique, qui risque fort de déplaire au pouvoir en ce 10 mars 1869 de la création de la pièce : « *Vive la République !* »

C'est ce double Dumas – en parties très inégales, le Bleu engagé l'emportant de beaucoup sur le Blanc nostalgique – qui donne vie aux antagonistes de cette vaste fresque qui s'étend sur une quinzaine d'années. Quinze ans que le romancier ranime sans manichéisme. Préservés de tout parti pris, ces trois romans n'en sont que plus passionnants, plus humains, ce qui n'ôte rien à l'espèce d'angoisse qui peut nous saisir devant la masse que représentent les trois volumes. Comment les aborder ?

Cette suite a été composée sans respecter la chronologie. Allant de 1799 à 1801, *Les Compagnons de Jéhu* (2) fut écrit en 1856, *Les Blancs et les Bleus*, qui se déroule de 1793 à 1799, le fut en 1869, comme *Le Chevalier de Sainte-Hermine* dont le récit commence en 1801. Ce chaos des dates n'est plus un inconvénient puisque désormais on peut partir de la lutte entre républicains et vendéens pour arriver aux batailles de l'Empire en passant par la société royaliste qui emprunta son nom à Jéhu, le dixième roi d'Israël, qui vainquit les adorateurs du dieu Baal.

La vastitude de ces quelque 2 500 pages a cette autre qualité d'être

« du Dumas » : elles coulent, emportent, fortes de cette magie de la narration qui est sa bienheureuse spécificité. Certes, le puriste peut nourrir une critique en réalité bien vaine ; ici ou là, le débit des dialogues sent son feuilleton et Dumas n'est pas Proust. Heureusement. Proust n'aurait jamais mis d'Artagnan en action, Dumas n'aurait jamais orchestré les amours de Swann. A chacun son génie. Et Dumas n'en manque pas quand il évoque l'esprit d'une époque en peu de mots – « *L'incroyable, cet hybride de la réaction, avait sa femelle (...)* on l'appelait la merveilleuse » –, quand il décrit, sur un ton poétique qui ne cède pas à l'exotisme facile, « *les nuits de l'Inde* », quand il précise un caractère en campant un Bonaparte qui, pour s'attirer les sympathies, s'applique à retenir des noms, « *une distinction qui ne manquait jamais son effet* », quand il se lance dans des morceaux de bravoure comme ce chapitre du *Chevalier* sur « *la police du citoyen Fouché* ». Bref, quand il est non pas l'« esprit de quatrième ordre » vu par ce méchant Sainte-Beuve, mais « *le merveilleux Dumas* » qu'aimait tellement Apollinaire. ■

PIERRE-ROBERT LECLERCQ

(1) Edition établie, annotée et complétée par Claude Schopp. Phébus, 750 p., 24 €. (2) Edition établie, annotée par Claude Schopp. Phébus, 640 p., 23 €.

Un miraculeux inédit

Dans le monde paysan de l'enfance de Claude Schopp, on ne lisait guère. Quand il eut réussi dans ses études, comme on disait alors, il choisit Dumas sans avoir pour lui un attrait particulier. Mais, bientôt, « *ce mariage de raison est devenu passion* ». A tel point qu'il ressent désormais pour Dumas « *une amitié par-delà la vie et la mort* ». A cette amitié, nous devons de mieux connaître celui qui fit de si beaux enfants à l'Histoire.

La découverte d'un inédit est la récompense du chercheur. Claude Schopp en eut un bien grande quand il eut sous les yeux les 118 chapitres d'un feuilleton de 1869, *Hector de Sainte-Hermine*. Devant

ce roman, « *que la maladie et la mort avaient interrompu, celui sur lequel sa plume infatigable s'était enfin arrêtée* », Claude Schopp se dit « *aussi heureux que [s'il] avait découvert l'Eldorado* ».

Le miracle ne s'arrête pas là. Depuis, le patient chercheur a découvert trois nouveaux chapitres du *Chevalier de Sainte-Hermine* – il ne doute pas que d'autres sont à réapparaitre – et, précise-t-il, « *à partir des plans de Dumas* », il envisage d'écrire la fin de la trilogie révolutionnaire. Vaste chantier, cette collaboration Dumas-Schopp – le second étant le mieux qualifié pour épouser forme et esprit du premier – nous réserve donc pour bientôt un nouvel Eldorado. ■

Cécile Vargaftig, le roman en toute liberté

Deux romans déjà, *Frédérique* (J'ai lu, 1994) et *Laisser frémir* (Julliard, 1999), auraient dû imposer sa voix. Mais Cécile Vargaftig a des qualités qui portent tort. Une énergie, une liberté de ton, une passion de mettre le monde en mots, en se jouant – manière de prendre la littérature plus au sérieux que tous les récits doloristes ou supposés « hard ». Ajoutons à cela une ironie et un sens de la dérision qui mènent volontiers le lecteur en bateau. En un mot, rien pour susciter un assentiment social, des critiques émues et enflammées. Donc, pas de succès commercial.

Qu'importe. Cécile Vargaftig gagne sa vie en faisant des scénarios. Rien ne peut alors l'empêcher de voir dans la fiction un champ où vivre « *comme un cheval en liberté* », de continuer à inventer des histoires qu'elle a vécues, à vivre des histoires qu'elle a inventées.

Pour ses 40 ans (elle est née en 1965), elle s'est offert un vrai festival avec ce *Fantômette se pacse*. *Fantômette* : voilà déjà un signe de reconnaissance pour tous ceux – surtout celles, peut-être – qui ont fait, dans leur enfance, une boulimie de « Bibliothèque rose » et « verte ». « *Je voulais tout lire, et de toutes les couleurs*, écrit Cécile Vargaftig. *Je ne faisais pas la différence entre Fantômette et les Trois Mousquetaires. (...) Je pensais qu'on avançait dans la littérature comme dans la vie, jour après jour, naturellement, et c'est ce que je fis.* »

En voyant ce livre – masque de *Fantômette* sur la couverture et chaque chapitre s'ouvrant par un petit dessin –,

on pense qu'on va lire un roman d'aventures à la *Fantômette*, un jeu de Cécile Vargaftig avec sa mémoire de lectrice fanatique. Pourquoi pas ? Mais l'affaire est un peu plus complexe. On commence par un début à la Philip Roth s'adressant aux critiques qui prenaient ses fictions pour de l'autobiographie et trouvaient ses écrits autobiographiques trop romancés. « *Mes deux précédents livres n'étaient pas autobiographiques, mais tout le monde y a cru quand même. Aussi, cette*

PARTI PRIS JOSYANE SAVIGNEAU

fois, je décide de faire l'économie des masques et de la fiction et de me livrer toute nue et toute honte bue, au risque de n'être pas crue. » Et elle affirme qu'elle va raconter une histoire arrivée pendant l'hiver 2000-2001, alors qu'elle vivait « *encore seule* », « *vaguement amoureuse de plein de filles* » et surtout de Reine, cuisinière, et sourde à ses avances (Marina, dans *Laisser frémir*, était prof de cuisine et « *laisser frémir* » est aussi un terme culinaire.)

Auto-fiction ? Bien sûr. Voici une Cécile Vargaftig, scénariste, fille d'un écrivain – Bernard Vargaftig – qui a toujours refusé « *la littérature de commande* », la tenant pour « *le compromis le plus abject* ». Un père juif, une mère communiste, une fille homosexuelle se confiant à son « *cher ordinateur* » : voilà de quoi écrire une

auto-fiction grosse comme un volume de la « *Pléiade* ».

Mais *Fantômette* dans tout ça ? On voit d'ici « *le lecteur pressé qui s'impatiente* ». Tout un article pour ne pas dire de quoi parle un roman ! Un livre dont on « *tourne les pages pour voir si ça continue de digresser ou s'il y a bientôt des scènes, voire mieux, des dialogues. Bon allez, je t'en fais une, histoire de se degourdir les jambes* ».

Les adeptes des émissions de télévision où l'on pense qu'un livre se définit par ce qu'on appelle maintenant le « *pitch* » doivent se résoudre à perdre ici tout espoir. On ne « *pitche* » pas cette vraie déclaration d'amour à la fiction et à la lecture, ce détournement d'auto-fiction, ce faux-vrai lesbo polar « *qui n'intéressera pas les journalistes et encore moins les renseignements généraux* », cette confession autobiographique loufoque, sincère et émouvante aussi. « *Je crois aux histoires*, dit Cécile Vargaftig. *Je suis un personnage de fiction. C'est pour cela que je raconte des histoires.* »

Si, comme elle, on voit « *la vie comme une bonne histoire à raconter* », si on aime « *les Vrais Artistes Vivants* », « *qui supportent tout : auto et reprodistruction, indifférence, succès, richesse, pauvreté, glissements sémantiques, noyade dans la foule* », alors on découvrira la vraie identité de *Fantômette* et on passera avec elle quelques heures de bonheur parfait. ■

FANTÔMETTE SE PACSE

de Cécile Vargaftig.
Ed. Au Diable Vauvert, 252 p., 17,50 €.

Le duel à distance de deux virtuoses du piano A quatre mains

HOROWITZ ET MON PÈRE
d'Alexis Salatko.

Fayard, 196 p., 14 €.

Histoire d'un duel. Qui se joue sur près d'un demi-siècle, du conservatoire de Kiev, aux derniers temps des Romanov, à Carnegie Hall, aux pires heures de la guerre froide. L'arme choisie : le piano. Les adversaires : deux virtuoses, funambules du clavier, en quête de performance. Dimitri Radzakov a tout, son condisciple Volodia Gorowitz presque rien. L'un jouit d'une aisance et d'un statut social (vacances à Vevey chez le père de sa mère, l'infamale Anastasie) qui font défaut au petit juif au physique ingrat – on le surnomme « Face de Chou » –, invité à partager des agapes inespérées.

Mais la révolution change la donne : l'un perd tout et échoue à Montrouge, avant de devenir « responsable de la galvanoplastie » chez Pathé-Marconi, où, ironie du sort, il fabrique des disques de Cortot, Lipatti et d'« un certain Vladimir Horowitz qui commençait à faire parler de lui ».

Prodige anonyme

A distance la compétition continue, l'un en pleine lumière, l'autre, obscur, reclus dans un pavillon de banlieue, membre taciturne d'un cercle où Marcel Aymé et le docteur Destouches inventent une sagesse des simples. Chroniqueur de cette longue partition, Ambroise est le fils de Dimitri et de Violette. Il ne sait pas encore que le médecin qui le soigne a écrit le *Voyage au bout de la nuit*, « cette fêrie souvent lugubre, ce tour de manège grinçant ». Mais il savoure la galerie merveilleuse de silhouettes qui l'entoure, dont ce confrère de papa, à l'usine de Chatou, jardinier à ses heures et concepteur d'objets « joyaux d'absurdité », qui divulgue « le secret de la vie », trois mots dits si bas et dans une langue trop mal connue pour que l'enfant les saisisse. Ainsi lui échappent les règles d'un jeu que les grands jouent, guerre d'usure, tactique de harcèlement, esquives et dos rond. Enrôlé par sa grand-mère dans la conspiration qui tente de remettre au clavier le prodige anonyme, Ambroise ira jusqu'au bout du défi, emmenant son père à New York, au seuil de la mort, pour le jubilé de son camarade de conservatoire. Lui seul s'efforce de comprendre ce qui anime la virtuose. « Jouer pour Horowitz signifie recevoir. Il exauce les vœux du public. Il veut plaire à tout prix. Ou plutôt il a peur de déplaire. »

La logique de son père est plus secrète. Pianiste empêché qui ne joue que du dedans. Pour ceux qu'il aime. Violette et lui. A 9 ans, il cherchait déjà à rejoindre son père, mobilisé, en pénétrant le sanctuaire, effleurant les touches sans même songer à en tirer des sons. « Il s'agissait uniquement de mettre mes doigts dans ses empreintes encore tièdes, me servant du piano comme d'un instrument de spiritisme. » Performance à distance où chacun des solistes relève un même défi, sportif et éprouvant : « Allez viens, petit, on va boxer l'ivoire. »

Match nul ? Non bien sûr, mais sans vainqueur. Sinon la flamme intérieure qui anime la prose tendre et brûlante de Salatko, d'une réjouissante virtuosité. ■

PH.-J. C.

Quand un violoniste voit soudain rejaillir, l'espace d'une journée, les drames de son enfance Concerto pour une défunte

Est-ce le voisinage avec le 250^e anniversaire de la naissance de Mozart et la déferlante éditoriale qui l'accompagne ? Toujours est-il que cette rentrée littéraire semble placée sous le signe de la musique. Que l'on pense au très beau *Ravel*, de Jean Echenoz (Ed. de Minuit), au poétique *Diamantaire*, de Yasmine Khat (Seuil) ou encore à cette *Pension Marguerite*, de Metin Arditi. Un deuxième roman intense, bouleversant et troublant, à travers lequel, comme dans *Victoria-Hall* (1), on peut lire tout autant l'amour de l'art de cet homme d'affaires et mécène (il dirige la Fondation Arditi et préside l'Orchestre de la Suisse romande) que les blessures secrètes d'un essayiste et écrivain (2) qui, enfant, quitta Ankara (où il est né en 1945) pour une pension suisse.

Douleurs de l'exil, solitude, arrachement à une mère débordante d'amour ;

LA PENSION MARGUERITE
de Metin Arditi.

Actes Sud,
154 p., 15 €.

honte et culpabilité refulées dans une carrière érigée comme un rempart... Tels sont les thèmes principaux qui traversent ce récit, dont la partition ambitieuse, complexe et parfaitement maîtrisée se structure autour d'une journée dans la vie d'un concertiste.

Violoniste virtuose, salué comme un technicien hors pair, auquel manque cependant ce supplément d'âme et d'émotion qui en ferait un magnifique interprète, Aldo Néri est de retour à Paris après trois ans d'absence. Au matin de son concert, alors qu'il s'apprête à entamer, avec la maîtrise qui sied à cet homme froid et distant, une journée semblable à toutes les autres – rythmée par les séances d'échauffements, une répétition générale et quelques interviews –, une volumineuse enveloppe lui est apportée. Ecartant tout d'abord ce qu'il croit être une énième partition d'un compositeur amateur pour se concentrer sur le bruit obsédant qui s'échappe d'une fente de son stradivarius, Aldo, finalement, se décide à ouvrir le pli. Là, il prend connaissance de la lettre du psychiatre et analyste qui suivit sa mère. Elle est accompagnée d'une liasse de

feuilles rédigés par cette dernière pendant son analyse.

Malgré les mises en garde de Rose, sa compagne et luthière, malgré surtout la terreur de déterrer ce qu'il refou-le depuis bientôt trente ans, Aldo commence à survoler ces feuillets qui pourraient lui livrer les raisons qui ont conduit sa mère à se trancher les cordes vocales. Avant d'être happé, comme le lecteur, par ces notes éparées, ratées et jetées au hasard des réminiscences d'une vie de peine et de labeur, de mensonges et de drames, de joies et de bonheurs fugitifs. Ainsi, dans les dédales d'une pensée qui se cherche découvre-t-il l'enfance d'Anna.

Incompréhension et mystère

Une enfance baignée d'incompréhension et de mystère face à une mère dont le corps n'exprime qu'abnégation et pénitence. Une enfance encore, sans chaleur au sein d'une famille bourgeoise où la mère officie comme femme de ménage ; une enfance enfin sans père, mort à

la guerre, mais que sa rencontre avec Paule, sœur d'infortune, parviendra à éclairer d'une lumière sensuelle et charnelle. « La seule belle chose dans ma vie d'enfant. Le reste, il n'y a pas de reste. Il n'y a que Paule, sa langue, mon âme. »

Une âme qui chavire lorsqu'après le décès de sa mère, morte « de fatigue à force d'avoir honte », elle découvre l'infâme mensonge lié à sa naissance. Rompant avec ses « bienfaiteurs », Anna s'engage alors comme femme de chambre dans une pension tenue par Marguerite, une ex-chanteuse de beuglant portée sur la dive bouteille. C'est là, près de cette veuve, mélange d'amertume et de générosité aigre-douce, et aussi de ses pensionnaires, que la jeune femme se trouve une nouvelle famille. Là surtout que, dans ce quotidien tissé de rires, de chaleur et de musique, elle s'éprend d'un ventriloque de passage qui deviendra le père d'Aldo. Mais à peine le bonheur d'être mère esquissé, s'engage une lutte farouche avec Marguerite qui voit dans le petit garçon le fils

qu'elle n'a jamais eu. Dès lors, la jeune femme n'aura de cesse de reconquérir son enfant, jusqu'à verser, au bord du désespoir, dans une confusion des genres et des rôles des plus troublantes...

Reste qu'au cœur de cette journée où se rouvrent, à l'image de la fente du stradivarius, des blessures et des drames longtemps enfouis, Metin Arditi développe en contrepoint une autre quête. Celle de Rose, dont il dessine avec délicatesse le portrait d'une femme sans âge, rongée par la culpabilité après la mort de sa fille. Une perte qui l'a laissée au bord de la vie, d'un bonheur, qu'à l'heure des aveux, Aldo, réconcilié avec lui-même, parviendra enfin à esquisser ■

CHRISTINE ROUSSEAU

- (1) *Actes Sud*, « Babel », n° 726.
(2) *On lui doit notamment* *Le Mystère Machiavel* (1999), *Nietzsche ou l'insaisissable consolation* (2000), *La Chambre de Vincent* (2002, tous chez Zoé) et *Lettre à Théo* (*Actes Sud*, 2005).



« AMSTERDAM 1980 » ESTATE EREDI DI LUIGI GHIRRI

Dans une longue missive, Yasmine Khat conte les défaites et la rédemption d'une femme meurtrie La musique pour sauver du désastre

LE DIAMANTAIRE
de Yasmine Khat.

Seuil, 128 p., 14 €.

Après la guerre qui a déchiré son pays natal, le Liban ; après celle, plus intime, qui a vu son mari la quitter et ses enfants suivre leur père en France, Lila, au milieu de sa vie, fait le choix de rester seule dans la maison que lui a léguée son père. Au cœur des montagnes libanaises, nimbées de brumes hivernales, de silences et de peur, au bord d'un précipice – aussi réel que figuré –, se tient la narratrice du très poétique *Diamantaire*, de Yasmine Khat. Ou plus exactement, ainsi la découvre-t-on,

alors qu'elle est train d'écrire une lettre adressée au compositeur Pascal Dusapin. Une longue missive où elle exprime dans un premier mouvement la lassitude, le désenchantement d'une vie faite « de désirs inassouvis, de passions non résolues ». D'une vie de défaites.

Enfance chaotique

En proie aux doutes et aux interrogations, face aux autres et à elle-même, mais aussi à son corps marqué par les premiers signes de l'âge, Lila raconte comment elle s'est laissée peu à peu glisser vers la démission. Jusqu'au jour où, dans la dépendance de sa villa, vient s'installer un jeune musicologue qui prépare une thèse sur Pascal Dusapin. Irrité

par cette présence sombre et dédaigneuse, et par le trouble sonore qu'elle provoque, Lila tente d'échapper à cette litanie de notes étranges, dérangeantes. « Quand je m'étends dans mon obscurité à bout de force de ne pas trouver, à mon envie de vivre, d'épanchement, il arrive que dehors le piano invente des flux nouveaux, inattendus. De soie noire, de douceur rêvée. De peur à en hurler. »

Une musique lancinante, envoûtante qui peu à peu va s'insinuer chez elle, et plus sûrement en elle, pour abattre finalement ses résistances. Ebranlant ses certitudes, ses interrogations, elle va l'entraîner dès lors hors de ses retranchements pour l'amener à s'ouvrir à Pierre, son voisin, et surtout à ce musicien dont

l'enfance chaotique, douloureuse, violente – insérée en de courts fragments tout au long de la missive – semble jouer en écho à son propre désastre. A son propre sursaut face à la maladie. « J'étais pleine de regrets mais depuis que j'ai découvert, à travers votre parcours et par la mystérieuse entremise de mon voisin, la route des diamants, cela a bien changé. Je me sens pacifiée. »

C'est d'ailleurs dans cet état de plénitude, de sérénité retrouvée que l'on quitte, à regret, cette lettre d'hommage au compositeur-diamantaire. Ce testament moral ciselé dans une prose fluide et ondoyante, traversée de fulgurances, d'éclats d'une musique rédemtrice. ■

CH. R.

ZOOM



un chantier lorsqu'on l'assume seul. Du point de vue du travail et de la tension, cela correspond à peu près à la gestion simultanée d'un contrôle fiscal, de deux familles recomposées, de trois entreprises en redressement judiciaire et de quatre maîtresses slaves et thyroïdiennes. »

VOUS PLAISANTEZ MONSIEUR TANNER, de Jean-Paul Dubois « Il faut bien comprendre ce qu'est véritablement

Documentariste animalier, Paul Tanner menait une vie paisible avant que ne commencent les travaux de restauration de sa maison familiale. Electriciens malfaisants, maçons incontrôlables, couvreurs déviants : tous les corps de métiers semblent s'être donné le mot pour rendre le narrateur bien plus fou encore. Une comédie drôle et grinçante, qui parlera à tous ceux qui ont un jour « dirigé » un chantier, mais qui n'a cependant pas l'ampleur du savoureux *Une vie française*, paru en 2004. *Fl. N.* Ed. de l'Olivier, 204 p., 16,50 €.

UNE GOLDEN EN DESSERT, de François Reynaert. C'est un drôle de petit manuel, sorte d'avant-goût d'une

anthologie du cafard. La façon qu'a François Reynaert d'aller le chercher, le cafard, partout où l'on ne l'aurait pas clairement identifié, pourrait être une manière d'y faire face, et donc d'en sortir. Comment en effet ne pas se laisser prendre par « cette amertume de la psyché » alors que point le mois de novembre ? Ou bien quand resurgissent les « souvenirs de l'enfance » au moment de Noël, plus « cafardogène[s] » encore que l'enfance elle-même ? François Reynaert tente de donner une dimension universelle à ce qui lui « fout » le cafard, à lui, en y reconnaissant une forte part de subjectivité. Il nous livre ses souvenirs, qui parfois confinent au cliché, comme Halloween, cette

« gigantesque escroquerie commerciale, entièrement fabriquée dans les officines du marketing américain ». Mais il parvient avec habileté à faire rire, au détour d'anecdotes à l'« odeur de croque-monsieur froid ». De quoi peut-être, endiguer le phénomène. *C. de C.* Nil, 140 p., 16 €.

NOS ANIMAUX PRÉFÉRÉS, d'Antoine Volodine Des mots. Beaucoup, beaucoup de mots dont certains plutôt beaux et bien agencés, mais après ? On ne peut se défaire d'un sentiment de vide et de frustration en lisant le dernier livre d'Antoine Volodine. Les aventures de l'éléphant Wong (qui refuse « d'engrosser » une femme au motif qu'elle « sent la

crotte ») ou du roi Balbutier et des sirènes sont censées avoir une portée politique et peut-être métaphysique, croit-on comprendre. L'ensemble ressemble plutôt à un jeu pas

très drôle, joué par un auteur dont la virtuosité pourrait trouver de meilleurs exutoires. *R. R.* Seuil, « Fiction & cie », 152 p., 16 €.

Rencontre Dissidente très connue au Vietnam, la romancière publie en français « Terre des oublis »

Duong Thu Huong l'inflexible

Jusqu'à la dernière minute, Duong Thu Huong aura manqué ne pas pouvoir venir à Paris. Ses papiers, son visa, son autorisation de sortie, tout semblait en règle pour qu'elle puisse séjourner en France à l'invitation de son éditeur, vendredi 27 janvier, quand soudain : patatras ! Le jour même de son départ de Hanoï, la police a tenté d'intercepter cette romancière de 59 ans dans les couloirs de l'aéroport, l'accusant de vouloir faire usage d'un passeport volé. Un document qu'elle venait pourtant de récupérer après dix ans de confiscation pour délit d'opposition. Le danger a été écarté grâce à sa détermination et à l'appui de l'ambassade de France. Mais l'affaire montre à quel point Duong Thu Huong est considérée comme une sorte de bombe par le régime de Hanoï.

Le crime de cette petite femme svelte et coquette, qui vit en résidence surveillée dans la capitale vietnamienne depuis plus de dix ans ? Refuser de s'incliner devant la force ; ne pas vouloir mettre sa langue ni sa plume au fond d'un tiroir. Romancière, nouvelliste, auteur de nombreux articles politiques et jouissant d'une grande notoriété dans son pays, Duong Thu Huong est la hanti-

se des gouvernements qui se succèdent au Vietnam, depuis les années 1970.

D'une manière ou d'une autre, tous ont essayé de la faire taire, sans succès : Duong Thu Huong ressemble à une sorte de liquide particulièrement corrosif, qui ne se laisserait enfermer dans aucune bouteille, aussi grande, aussi flatteuse soit-elle (certains ont essayé de lui proposer honneurs et

**TERRE
DES OUBLIS**
de Duong
Thu Huong.

Traduit
du vietnamien
par Phan Huy
Duong,
éd. Sabine
Wespieser,
794 p., 29 €.

appartement ministériel). Ce que d'autres appellent « destin », elle pourrait le nommer adversité, ou seulement réalité – non pas une force irrévocable, fixée pour l'éternité, mais un flux légèrement plus plastique, plus malléable et parfois inversable. Née au nord du Vietnam et confrontée aux délires de la guerre, puis de la dictature, elle n'a jamais laissé le mot « fatalité » faire son nid dans sa vie. Toujours prête à prendre la parole pour dire la « vérité », elle a aussi mis en scène des personnages en lutte avec le destin.



Duong Thu Huong février 2006. LAM DUC HIEN POUR « LE MONDE »

Sous son regard lyrique et cruel, des êtres se contorsionnent pour faire face à leur existence.

Tenir debout

Même quand le destin semble s'être refermé sur eux, certains parviennent encore à tenir debout. Ainsi des individus qui, dans *Terre des oublis*, voient leur existence basculer dans une sorte d'enfer

moral, un beau jour du mois de juin. La catastrophe se présente sous les traits de Bôn, un ancien combattant ravagé par le « paludisme chronique », les effets de l'agent orange utilisé par l'armée américaine, et surtout, par les souvenirs de la guerre. Revenant dans son village d'origine quelques années après avoir été déclaré mort, Bôn y trouve Miên, son épouse, remariée avec un homme prospère qu'elle

aime passionnément. A partir de cette trame qui, comme toutes celles dont elle a fait l'armature de ses six romans, est née d'une histoire vraie, Duong Thu Huong forge une longue tragédie placée sous le signe du dilemme moral.

A la différence du drame antique, dont l'ombre surgit ici et là, tout ne relève cependant pas de la fatalité. Car le sort, suggère l'auteur, n'est pas seulement une force venue d'en haut. Il est l'œuvre des préjugés et des illusions, des brides que les hommes ont inventées pour contenir leurs pulsions. Très descriptif sans jamais être lassant, le roman offre un aperçu saisissant des coutumes qui donnent corps à ces « préjugés », notamment à travers quantité d'anecdotes et de personnages secondaires particulièrement savoureux. A l'opposé, il fait la part belle aux rêves, aux désirs et à l'évocation de la nature, dont l'ampleur, la luxuriance et parfois la dureté répondent aux états d'âme des êtres humains et reflètent leur part de liberté.

Que peut le destin ? Beaucoup, puisqu'il parvient à briser Bôn – la guerre fait l'objet de passages splendides –, mais pas tout, naturellement : Miên et son deuxième mari pourront trouver une issue à leur amour, prouvant ainsi que l'individu peut faire valoir des droits singuliers face aux diktats de la collectivité. Quitte à payer cette indépendance au prix fort – Duong Thu Huong en sait quelque chose. ■

R. R.

RAPHAËLLE RÉROLLE

« C'est la douleur qui me fait écrire »

Quand elle parle des barres parallèles, du cheval d'arçon ou des heures qu'elle passait à jouer au ping-pong dans sa jeunesse, il faut voir le plaisir qui fait briller les yeux de Duong Thu Huong. Rien de commun avec la lueur sérieuse qui surgit quand elle parle de ses livres. C'est qu'à l'origine, cette jeune fille issue d'une « bonne famille révolutionnaire » de la région du delta du Fleuve rouge, dans la province de Thai Binh, n'avait pas prévu de devenir écrivain mais championne de gymnastique. Et puis la dictature, la guerre et encore la dictature sont passées par-dessus ces rêves d'enfance. « C'est la douleur qui m'a fait écrire », explique-t-elle. *Mon œuvre est inséparable de la société où j'ai vécu.* Deux événements, notamment, ont constitué des « virages » dans la vie de cet écrivain réputé pour sa lucidité.

Le premier s'est produit pendant la guerre. A l'époque, la toute jeune Duong Thu Huong avait été engagée pour diriger une troupe de théâtre ambulancier, qui se déplaçait le long de la ligne de feu, au 17^e parallèle (la région la plus bombardée du Vietnam). Mot d'ordre : « *Chanter plus haut que les bombes* » pour distraire les soldats et les blessés. Accaparée par « *la nécessité de survivre, qui ne laisse pas beaucoup de temps à la poésie, ni à la politique* », Duong Thu Huong croise un jour une colonne de prisonniers sud-vietnamiens, « *tout petits et complètement vietnamiens, eux aussi* ». Pour la jeune patriote qui croyait se battre contre l'ennemi américain, c'est un choc terrible. « *J'ai pensé : nous sommes prisonniers d'une vallée obscure et tout ce qu'on nous raconte est faux.* »

Le deuxième grand chamboulement a

eu lieu lors d'un congrès d'écrivains, en 1985. Déjà reconnue pour ses nouvelles et son roman *Au-delà des illusions* (éd. Philippe Picquier, 1996), Duong Thu Huong est invitée à parler en public. Et que dit-elle ? Pas les flatteries auxquelles tout le monde s'attend, loin de là : les écrivains vietnamiens sont des fonctionnaires déguisés en écrivains, affirme-t-elle, des salariés aux ordres du régime, des propagandistes qui écrivent sous la férule du parti. Suit un silence glacial, avant qu'un ministre ne vienne à la tribune pour la menacer, l'accuser de trahison et finalement conseiller aux autres de la mettre à l'écart.

Ce qu'ils s'empressent de faire : « *A l'heure du déjeuner, dans le restaurant étatique, je me suis retrouvée toute seule à une table de six, avec cinq soupes fumantes, cinq assiettes de gâteaux et cinq cafés en*

plus des miens. Les serveurs me regardaient comme un monstre. Alors, bien que les portions aient été énormes pour moi, je me suis forcée à finir, pour leur montrer à tous que je les méprisais, qu'ils ne me faisaient pas peur. Ce jour-là, j'ai découvert ce qu'était la lâcheté. »

Depuis Duong Thu Huong n'a jamais cessé d'écrire, de dire ce qu'elle avait à dire. Jusqu'à être jetée en prison, durant sept mois en 1991 (c'est d'ailleurs là qu'elle a appris le français). Ses livres, qui sont interdits au Vietnam depuis la fin des années 1980, continuent, vaillent que vaille, de circuler sous le manteau. En France, ils ont été publiés pour la première fois par les Editions de l'Aube (*Histoires d'amour avant l'aube*, 1991), puis par les éditions des Femmes et les éditions Philippe Picquier. ■

Luke Davies met en scène une longue et tragique descente aux enfers L'héroïne pour horizon

Luke Davies est une star. Depuis longtemps déjà. Adolescent, aidé de ses deux frères, il sauve de la noyade sept personnes. Cela lui vaut une page avec photo dans une publication locale. En 1997, quand sort *Candy*, son premier roman – découvert par Sabine Amooore et publié aujourd'hui par Héroïse d'Ormesson –, les journaux découvrent cette fois un auteur. Il devient la coqueluche des magazines underground. Neuf ans plus tard, *Candy* continue à se vendre, et son adaptation cinématographique par Neil Armfield est sélectionnée pour l'Ours d'or au Festival de Berlin. Mais reprenons.

« **J'étais le roi** »

Né à Sydney (Australie) en 1962, Luke Davies grandit dans une maison pleine de livres. Il a 13 ans quand sa vie bascule une première fois : il découvre coup sur coup Steinbeck et Faulkner. Alors que ses camarades jouent au foot, Luke Davies hante les bibliothèques. Avec une certitude : il sera écrivain. A cette même période, il découvre la drogue. L'herbe d'abord, puis, à l'université, les substances dures. Aujourd'hui, il ne cherche pas à s'en cacher : oui, il aimait ça. Oui, alors, au début, « *c'était fun, c'était facile, j'étais le roi* ». Très vite, il devient accro. Continue à écrire, mais sans espoir de se voir publier « *puisque même coller un timbre sur une enveloppe était trop compliqué* ». C'est cette période, cette joie – aussi intense que brève – et cette longue descente aux enfers qu'il raconte dans *Candy*.

C'est l'été à Sydney. Le narrateur est amoureux. Elle s'appelle Candy. Il l'initie à l'héroïne, et contemple son innocence : « *Aujourd'hui, quand ça marche vraiment – ce qui se fait rare –, la poudre me procure une espèce de profond soulagement (...). Candy, elle, y trouve une gaieté angélique, une profusion de couleurs. Je lui souhaite bonne chance : ça ne va pas durer longtemps.* »

Le glamour laisse bientôt place à l'horreur de la décroche. Sans héro, le monde semble un lieu hostile. L'envie de bâtir « *quelque chose* », si forte après « *un bon shoot* », devient un cauchemar quand le manque se fait sentir, que les crampes déchirent le corps. Alors que le narrateur multiplie les arnaques à la petite semaine, Candy se prostitue : « *Pour chaque queue à 100 dollars dans la chatte de Candy, Candy a besoin d'une piqûre à 200 cents dollars dans le bras. Et moi je suis Prince Maquereau, bienvenue au show. Je vomirais ma vie si je le pouvais.* » L'héroïne devient leur seul et unique horizon. Alors tout recommence. Chaque jour. En pire. Toujours la même lutte pour trouver l'argent, et les veines qui se raréfient : « *J'avais mis au point la méthode des quatre garrots. (...) Une cravate pour chaque cheville et chaque bras,*

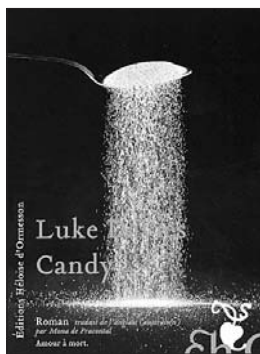
au-dessus du coude. Je les serrais puis je commençais mes recherches. Ratissant avec une lampe électrique, en quête d'une trace bleue sur ma peau. »

Luke Davies a réussi à décrocher, au début des années 1990 : « *Quand je regarde aujourd'hui ce que j'étais alors, je comprends dans quel monde étroit je vivais. Je vivais dans la honte et la culpabilité, le regret d'hier et une grande peur du demain.* » S'il est hors de question pour lui de juger ou de donner des leçons, une chose est sûre : en refermant *Candy*, on se souvient de la chanson de Gainsbourg qui résonne, tel un avertissement : « *Ne touchez pas à la poussière d'ange* » (in *Les Enfants de la chance*).

Aujourd'hui, Luke Davies termine son troisième roman – *Isabelle, la navigatrice*, le deuxième n'est pas encore traduit. Celui d'une autre obsession : celle d'Howard Hughes. Un livre

sur la folie d'un homme et celle de son pays, l'Amérique. Mais, surtout, il savoure le simple fait d'être encore en vie. De jouir du présent. De ses richesses potentiellement infinies. Et d'avoir accompli son rêve : être enfin traduit en français, lui qui le parle si bien. ■

EMILIE GRANGERAY



CANDY
de Luke Davies.

Traduit de l'anglais
(Australie)
par Mona de Pracontal,
éd. Héroïse d'Ormesson,
352 p., 20 €.

Deux récits posthumes d'Yvonne Vera Lutte d'indépendance

**UNE FEMME SANS NOM,
suivi de SOUS LA LANGUE**
d'Yvonne Vera.

Traduit de l'anglais (Zimbabwe) et
préfacé par Geneviève Doze,
Fayard, 302 p., 19 €.

Reconnue et saluée dans le monde anglo-saxon, Yvonne Vera, morte en 2005, est traduite depuis peu en France. Par ce dernier ouvrage, elle nous donne des nouvelles de son pays, le Zimbabwe, ex-Rhodésie du Sud ; et de son histoire récente, de bruit et de fureur, exploitation, exactions, terreur. Mais elle en délègue la relation à Mazvita et Zhizha, les femmes de ces deux récits, qui, d'une même voix, disent en mélodie leur condition sacrifiée, leurs rêves et mirages de paria, la cruauté de leur sexe violé, les maternités subies, l'infanticide et l'inceste, et la folie des mâles, amants ou guerriers. « *Il fallait qu'elle trouve une voix qui lui permette de parler sans essayer de se cacher à elle-même* », dit l'une. « *L'espace est situé dans ma tête, dans un endroit caché. Il n'y a qu'une seule parole gardée en sécurité dans cet endroit secret* », dit l'autre.

Souvenirs enfantins

Quand leur seule propriété est leur corps dévasté par les violences, il reste, pour manifester quand même son existence, la gangue intime des sensations, les bribes de pensée, souvenirs enfantins enfouis dans le retrait mental où nul ne peut les atteindre. Langue du

secret, de l'intime résistance, comme la traduction d'un texte censuré : c'est en images qu'elle surgit, illuminations triviales et incantations visionnaires, un matériau primitif de langue poétique. L'image est libre, elle se façonne et se tord, s'épouvante et s'apprivoise, contre la raison mutilante du plus fort. Et s'il advient du récit factuel, c'est au risque de cette voix qui travaille à l'obscurissement de la parole, comme s'il était impossible, interdit, qu'une histoire ou un discours s'y affirme, s'énonce et se revendique. Témoin de l'empêchement totalitaire à dire, le texte ne peut raconter sans danger. Aussi la chronique de misère et de souffrance, parfois éclairée de grâce, de bonheurs ineffables, s'entend-elle par ellipses, tandis que la phrase psalmodie, que le tambour des mots recouvre les lambeaux narratifs. Il y a un paysage de collines jaunes, des crépuscules, des montagnes et de l'eau partout, des champs que cultivent les femmes. Il y a des villes mauvaises, des townships de boue et d'immondices, l'invention de jeux avec les rebuts, des caresses et des cheveux qu'on peigne, une petite fille violée par son père, une grand-mère miséricordieuse...

Si ces deux récits nous attachent, c'est que, par son travail d'écrivain, Yvonne Vera mène sa propre lutte d'indépendance. Son combat est d'approprier un langage à ce qu'on n'entend ni ne voit des guerres intérieures, de donner une parole aux mots gardés sous la langue. ■

ANNE-MARIE GARAT

Après un long exil outre-Atlantique, la « French theory » est de retour. Rajeunie et très sollicitée, notamment par les études post-coloniales

La pensée française revient d'Amérique

Après tout, ce ne serait pas la première fois que la France aurait besoin de l'Amérique pour régler ses comptes avec elle-même. A mesure que s'approfondissent les débats autour de l'héritage colonial (racisme, discriminations...), on prend conscience que certains outils intellectuels propres à creuser la question se trouvent peut-être de l'autre côté de l'Atlantique.

C'est là qu'il faudrait aller les chercher. Ou plutôt les récupérer, puisqu'à l'instar des *cultural* ou des *gender studies*, les *post-colonial studies* (études post-coloniales) américaines puisent souvent dans l'œuvre d'auteurs français qui furent un temps délaissés, voire malmenés dans leur propre pays (Derrida, Deleuze, Foucault, Lacan, Lyotard...), mais que les Américains, eux, n'ont jamais cessé de mobiliser, pour le meilleur et pour le pire, en les

regroupant parfois sous le label vague de la « French theory ».

En témoignent, chacun à sa manière, plusieurs ouvrages qui viennent d'être traduits : ceux de Kristin Ross et de Paul Rabinow, par exemple, qui font de la période coloniale le laboratoire de la modernité française : la première s'inspire de Roland Barthes et d'Henri Lefebvre, le second s'inscrit dans la lignée de Michel Foucault. En atteste aussi l'essai de Joseph Heath et Andrew Potter, qui s'en prennent à Guy Debord et au situationnisme pour déplorer que la gauche américaine demeure sous l'emprise des ennemis de la « société du spectacle », de la culture de masse et de la « coca-colonisation ». Qu'ils les suivent ou qu'ils les contestent, donc, tous ces auteurs perpétuent leur corps-à-corps avec la pensée française des années 1960-1970.

En France même, le moment des retrouvailles est-il venu ? On traduit

ces textes, en tout cas, on les travaille aussi, afin d'examiner à nouveaux frais ce corpus un peu oublié, qui nous revient, métamorphosé et rajeuni, après un long exil américain. Ce tardif retour en grâce exige toutefois sérieux et prudence : « On peut transplanter des textes, mais on ne saurait bien sûr importer un contexte », prévient François Cusset dans la postface à son essai intitulé *French Theory*, récemment reparu en poche (La Découverte, 380 p., 12,50 €).

Cela posé, le fond de l'air pourrait bien se transformer. Et c'est en pariant sur ce changement de climat qu'une bande de jeunes intellectuels se retrouve aujourd'hui dans un double geste de vigilance et d'enthousiasme, d'inventaire et d'ouverture. Histoire de se réapproprier le passé en toute liberté, et de « rafraîchir » la French theory. A l'horizon, il y aurait quelque chose comme une « fresh théorie », disent-ils. ■

JEAN BIRNBAUM



« Play Time » (1967). JACQUES TATI/LES FILMS DE MON ONCLE

La société de consommation, ou les supplices de la modernité

Une 4 CV étincelante, bien sûr ; mais aussi une cuisine parfaitement équipée, et donc un assortiment de détergents ; une table basse, enfin, avec *L'Express* posé dessus... Comme les autres, la modernisation française a eu ses objets-phares, ses étendards, qui firent irruption dans la sphère marchande comme dans l'espace domestique, pour ébranler habitudes et cadres de référence. Ils s'y imposèrent peut-être plus bru-

talement qu'ailleurs, au cours d'une période brève (les années 1950-1960), dont le pays sortit tout chamboulé : « *La France, qui était encore un pays catholique foncièrement rural et impérialiste, se mua en un pays urbanisé, pleinement industrialisé et privé de ses colonies* », écrit Kristin Ross.

Or pour saisir ce processus décisif, affirme celle-ci, il convient de le rattacher à deux facteurs indissociables, même s'ils demeurent souvent étudiés

de façon séparée : le triomphe de l'*American way of life* et le délitement de l'empire colonial.

S'inspirant à la fois du mouvement situationniste, des *Mythologies* de Barthes et d'une certaine tradition sociologique marxiste (Henri Lefebvre, André Gorz), la chercheuse américaine tente de bâtir un véritable matérialisme de la vie quotidienne, où romans « réalistes » (Elsa Triolet, Simone de Beauvoir) et œuvres cinématographiques (Jacques Demy et Jacques Tati) sont convoqués afin d'esquisser une ethnographie de la France moderne, tout ensemble exploitée et exploiteuse, dominée et dominante, à mi-chemin entre Hollywood et Alger, entre défi américain et acharnement impérial.

Obsession hygiéniste

Là est l'originalité de cet essai incisif, agréablement illustré mais, hélas, plutôt mal édité (approximations et coquilles abondent) : la nouvelle société de consommation, ses principaux acteurs (jeune cadre rasé de près, ménagère très zélée, impeccable « techno-couple urbain ») et ses principes (mobilité, propreté, conjugalité) y sont tour à tour étudiés à travers le mythe Françoise Sagan ou l'enquête de Mémie Grégoire sur les magazines féminins, mais aussi

à partir de telle caricature de presse où se trouvent télescopées l'obsession hygiéniste propre à l'air du temps, d'un côté, et les pratiques routinières du « nettoyage » colonial (le supplice de la « baignoire »), de l'autre.

Car pour Kristin Ross, l'Algérie apparaît alors comme le double pervers et monstrueux de la métropole, les mesures d'« assainissement » qui bouleversent celle-ci répondant à la « sale guerre » qui ravage celle-là : « *des hommes qui n'auraient pas levé le petit doigt pour faire le ménage en France se retrouvaient chargés des basses œuvres au sein des foyers algériens* », écrit-elle.

De ce singulier jeu de miroirs, l'auteur apporte une illustration inattendue, en comparant le sta-

tut de l'espace et de l'équipement ménagers dans deux textes a priori fort différents : *Les Choses*, le roman de Georges Perec, et *La Question*, le témoignage d'Henri Alleg sur la torture qui lui fut infligée à El-Biar, notamment dans une cuisine standardisée en cours d'aménagement. Evier, hotte, paillassse : « *La torture par l'eau et par le feu que les paras français infligent à Henri Alleg constitue une parodie des activités domestiques* », note Ross.

Laquelle tente de repérer les multiples traces de cette « épuration » généralisée, bien au-delà des seuls champs économiques et coloniaux. Et jusqu'au cœur de la scène intellectuelle, où le Nouveau Roman prétendait « décapier » le langage littéraire,

tandis que l'école historique des Annales voulait substituer la pure analyse des « structures » à l'étude non décentée des mouvements sociaux.

Dans une charge un brin véhémente, Kristin Ross croit donc pouvoir affirmer que le structuralisme a représenté la doctrine naturelle d'une classe moyenne égoïste, dépolitisée, indifférente aux drames du présent. Et d'abord aux tragédies coloniales : « *Le structuralisme se chargea des basses œuvres idéologiques de la caste représentée par le jeune cadre ; il lui fournit sa légitimation idéologique et son vernis intellectuel* », martèle Ross. Laquelle en vient à conclure que, en participant au refolement de la question coloniale, le mouvement structuraliste aura nourri le « consensus néo-raciste » qui, selon elle, dominerait aujourd'hui encore nos esprits ■

J. BI.

ROULER PLUS VITE, LAVER PLUS BLANC. Modernisation de la France et décolonisation au tournant des années soixante, de Kristin Ross.

Traduit de l'anglais (Etats-Unis) par Sylvie Durastanti, Flammarion, 304 p., 20 €.



« Il faut que la torture soit propre », dessin de Bosc. COURTESY MUSÉE D'HISTOIRE CONTEMPORAINE/BDIC

Le laboratoire colonial

UNE FRANCE SI MODERNE Naissance du social, 1800-1950

de Paul Rabinow.

Traduit de l'anglais (Etats-Unis) par Frédéric Martinet et Oriestelle Bonis. Buchet-Chastel, 636 p., 32 €.

Enseignant à l'université de Berkeley (Etats-Unis), Paul Rabinow s'est fait connaître par ses travaux consacrés à Michel Foucault. C'est encore dans la pensée du philosophe français qu'il puise ici, afin de dessiner les contours

d'une anthropologie de la modernité, envisagée comme un ensemble de pratiques et de discours, une « coagulation » de savoirs et de pouvoirs.

Au centre de ce livre dense, on trouve une enquête sur les origines de la planification à la française, telle qu'elle s'est d'abord déployée au sein de l'univers colonial. Rabinow analyse le rôle de quelques hommes aux vastes ambitions réformatrices, ces « techniciens des idées générales », dont Hubert Lyautey, Résident général lors du protectorat au Maroc de 1912 à 1925, fut la parfaite incarnation. Lyautey est

d'ailleurs l'un des personnages centraux de cette fresque généalogique. Militaire élégant et conservateur, fervent catholique et universaliste convaincu, ce soldat modernisateur avait un faible pour les procédures autoritaires. De fait, il se méfiait tout autant du colon français, cette « bête déchaînée », que des démocrates de la métropole, dont les débats lui paraissaient entraver toute action. D'où la tentation de s'en affranchir, comme il en eut l'occasion au Maroc, où il put mettre en œuvre ses conceptions scientifiques de la « ville nouvelle », alliant l'efficace et le

beau, et respectant la diversité des traditions locales, par opposition avec ce qui avait été fait à Alger : c'est donc à Rabat ou à Casablanca qu'ont été menées à bien « les premières réalisations d'envergure de la France en matière d'aménagement urbain », affirme Rabinow ; et c'est du même coup au cœur du Maroc colonial que se serait inventé quelque chose comme un « techno-cosmopolitisme », synonyme de ce « modernisme tempéré » qui structurerait toujours l'éthos collectif des actuelles élites administratives. ■

J. BI.



Patrice Maniglier : « Il y a des concepts qu'on ne peut pas rafraîchir »

Spécialiste du structuralisme, Patrice Maniglier enseigne la philosophie à l'université de Lille-III. A 33 ans, il a déjà cosigné plusieurs ouvrages, dont l'*Antimanuel d'éducation sexuelle* (avec Marcela Iacub, Bréal, 2005), et *Matrix, machine philosophique* (avec Alain Badiou, Thomas Benatouïl, Elie During, David Rabouin et Jean-Pierre Zarader, Ellipses, 2003). Il s'apprête à publier chez Léo Scheer un essai consacré à Ferdinand de Saussure. Il fait partie des quelque soixante contributeurs de *Fresh Théorie* (Ed. Léo Scheer, 600 p., 15 €), un collectif réjouissant qui tente de « rafraîchir » la pensée française des années 1970 : « *S'il faut effectivement faire retour à la French Theory, il faut le faire contre la French Theory elle-même* », écrit Mark Alizart en ouverture du volume. Patrice Maniglier y signe, avec son complice Elie During, un texte intitulé « Que reste-t-il de la pop'philosophie ? » Entretien.

Comme les gender ou les cultural studies, nées sur la scène anglosaxonne, les études dites « postcoloniales » se réclament notamment de la « French Theory ». Comment envisager leurs effets en retour, en France, s'il y en a ?

L'intérêt pour la pensée française des années 1950 à fin 1970 gagne aujourd'hui un peu de crédit en France, après un héritage difficile, entre calomnie et psalmodie. Mais ces auteurs – Deleuze, Foucault, par exemple – vous mettent dans une situation paradoxale : ils prétendent non pas construire un système auquel il faudrait adhérer, mais fournir des instruments pour l'analyse théorique, la pratique politique, voire la création artistique. Du coup, les traiter comme des objets, ce serait trahir. Les travaux que vous mentionnez peuvent donner le

sentiment d'avoir la solution. On verrait une philosophie qui ne serait plus, par rapport à ses objets, dans une position de réflexion, de critique rationnelle, mais qui s'articulerait avec eux latéralement, de manière constructive. Par exemple, au lieu de s'interroger sur les fondements d'une action politique, on s'empare d'un discours philosophique pour accompagner l'émergence de mouvements hétérogènes sous une grammaire commune : ainsi la politique des minorités, dans un contexte « postcolonial », utilise toute une scolarité anti-essentialiste qui fait appel à la catégorie de différence. C'est cela qu'on appelle le « postmodernisme ». Alors on peut imaginer que ces travaux fonctionnent comme une sorte d'expérimentation directe sur des constructions spéculatives, avec les effets en retour que permet toute expérimentation, pour introduire de nouvelles distinctions, susciter de nouveaux problèmes. Ce serait bien. Malheureusement, je crains qu'ici comme souvent, la philosophie serve surtout à justifier des positions toutes faites, à dire tout beau ce que tout le monde pense tout plat.

Aux Etats-Unis, la « French Theory » est aussi mobilisée pour nourrir une critique renouvelée de la société du spectacle. Peut-on « rafraîchir » cette tradition théorique française, ici, sans vomir la culture populaire ?

Ce qui est sûr, c'est qu'il y a des concepts qu'on ne peut pas rafraîchir. Par exemple celui d'aliénation. Trop global, incapable de nourrir des analyses précises, trop lié aussi à une conception de la liberté comme maîtrise de l'homme sur ses productions... Mais précisément, la tradition théorique dont on parle s'était écartée de ce que j'appellerais la gauche paranoïaque. Pas de grand conflit de classes qui surdéterminerait d'avance toute activité humaine, mais

une multiplicité de tentatives hétérogènes. Pas d'espoir d'une reconquête de la vraie vérité de l'homme contre ses aliénations, mais plutôt une manière de se confier à la dérive propre aux systèmes culturels et d'apprendre à jouer avec les marges de manœuvre qu'ils nous laissent forcément. C'est ce qui caractérise le collectif *Fresh Théorie* : une approche pragmatique, joyeuse, positive, non pas de la culture populaire, mais de cas précis – la musique électronique, le DVD, le rock –, avec une attention aux dispositifs et aux prises qu'ils donnent pour des usages.

Prenons un exemple. Avec d'autres, vous avez montré que le film *Matrix* « prend à partie » la philosophie. Qu'est-ce à dire ?

Justement pas que *Matrix* aurait un sens philosophique profond qu'il faudrait dégager. Mais plutôt que ce film, qui fonctionne à la spéculation (vous ne pouvez même pas comprendre l'action sans passer par elle), mais qui l'intègre dans ses contraintes propres – narratives, techniques, commerciales –, évidemment hétérogènes à la philosophie, fournit une sorte de protocole d'expérimentation intéressant. Il s'agit de voir si on ne peut pas, en suivant ces amorces, poser autrement certains problèmes très classiques, celui du virtuel, de la liberté, etc. Embrayer en somme sur un fonctionnement effectif qui suppose de passer par la philosophie, pour écrire de la philosophie en quelque sorte sous contraintes, et voir les effets que ça produit. Manière de sortir d'un rapport de la pensée à ses objets, coincé entre critique altière d'un côté et herméneutique pieuse de l'autre. Pas un jugement donc, ni une interprétation, mais plutôt une expérimentation. Nous, nous appelons ça technophilosophie, pour souligner le fait que la philosophie est une construction. ■

PROPOS RECUEILLIS PAR J. BI.

Impasses de la contre-culture

RÉVOLTE CONSOMMÉE. Le mythe de la contre-culture, de Joseph Heath et Andrew Potter.

Traduit de l'anglais (Canada) par Michel Saint-Germain et Elise de Bellefeuille, Naïve « Débats », 432 p., 23 €.

En 1999, la ville de Seattle, aux Etats-Unis, fut le théâtre de manifestations puis d'affrontements qui sont restés parmi les événements fondateurs du mouvement « altermondialiste ». Sur les bandes vidéo où en est conservée la trace, on observe notamment des jeunes gens qui s'en prennent aux vitrines d'un magasin Nike, c'est-à-dire à l'un des grands symboles de la globalisation néolibérale et du fétichisme marchand.

Or, remarquent perfidement Joseph Heath et Andrew Potter, on perçoit nettement sur les images aussi, que les protestataires étaient « plusieurs à donner des coups de pied dans la vitrine en chaussures Nike »... Ce faisant, assurent les deux Canadiens, les activistes « alter » se sont trouvés pris dans une contradiction qui est celle de toute la rébellion « contre-culturelle » depuis les années 1960.

Car loin d'organiser la subversion du système capitaliste, le « commerce équitable » ou le « marketing éthique », par exemple, ne feraient que consolider l'ordre social, au point de perpétuer son hégémonie : « *Le marché réussit extrêmement bien à répondre à la demande des consommateurs qui exigent des produits et des livres anticonsummation* », ironisent les auteurs, qui prennent un malin plaisir à multiplier les exemples. Ainsi de la débâcle des idéaux hippies (passés de la « Coccinelle » Volkswagen à la Ford Explorer) ; ou du suicide de Kurt Cobain, le

célèbre chanteur du groupe « alternatif » Nirvana, en 1994.

Si certains des sarcasmes dont ils accablent les militants altermondialistes et leurs plus fameux théoriciens (Toni Negri ou Naomi Klein) n'évitent pas toujours la facilité, Joseph Heath et Andrew Potter n'en avancent pas moins une thèse intéressante : afin de retrouver un horizon politique, une stratégie collective, disent-ils, la « gauche progressiste » doit rompre avec l'imaginaire propre à un « mythe contre-culturel » dont les sources intellectuelles se trouvent en France.

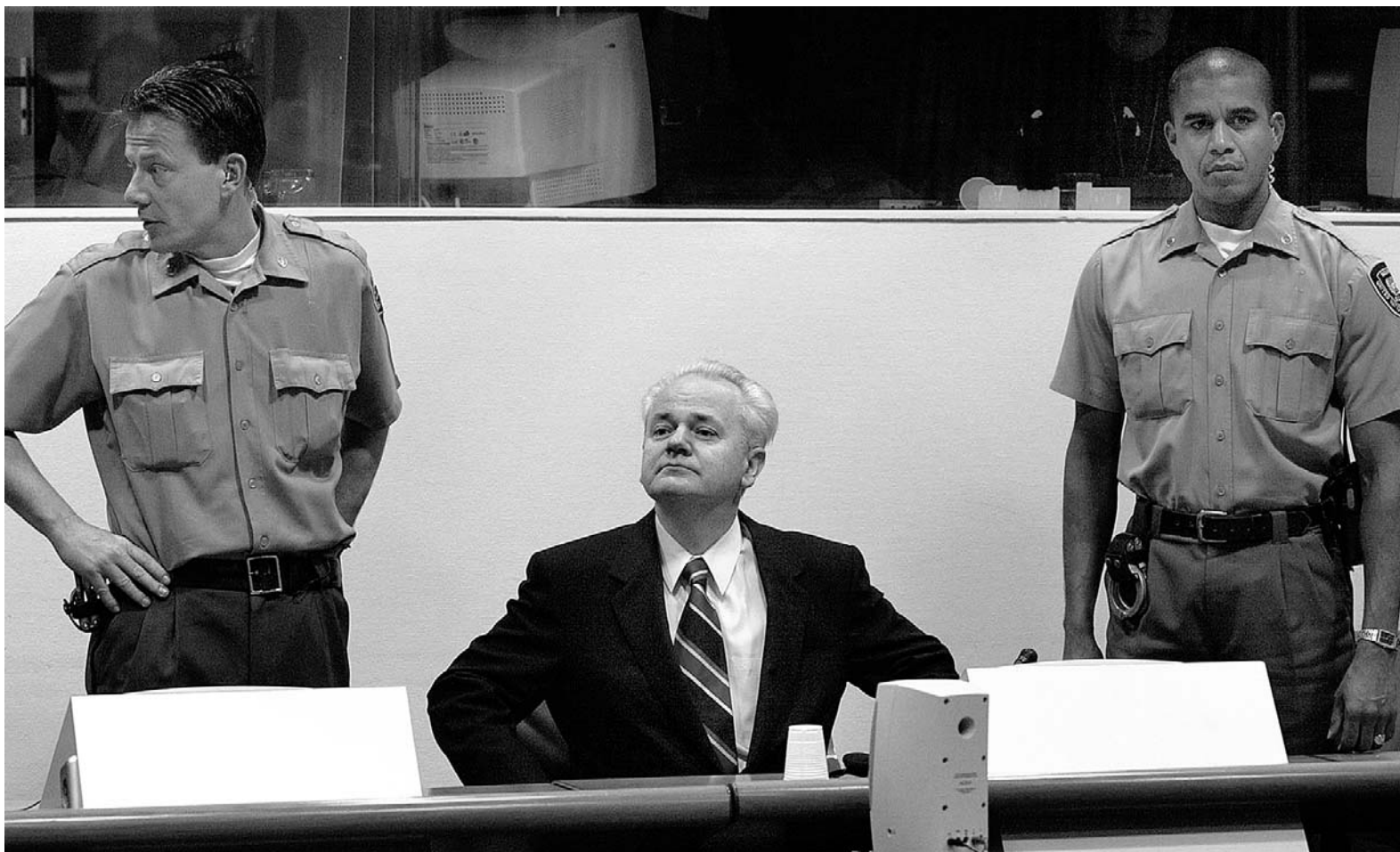
De Debord à « Matrix »

Depuis Debord et les situationnistes, jusqu'à Baudrillard et *Matrix*, en effet, cet imaginaire aurait imposé l'idée que la consommation constitue le mal absolu, et le conformisme un « péché capital », jusqu'à considérer la société tout entière comme une illusion diabolique, une chimère répressive : « *La Matrice est un système. (...) Ce qu'il faut que tu comprennes, c'est que la plupart de ces gens ne sont pas prêts à être débranchés* », explique le personnage de Morpheus, dans le film *Matrix*.

Or voici venu le temps de la réconciliation : il est urgent de « *faire la paix avec les masses* », concluent Heath et Potter. Avant de plaider pour un réformisme radical, dont les tenants renoueraient avec une authentique critique matérialiste qui ne chercherait plus à se « débrancher » du système, mais à le bouleverser de fond en comble pour améliorer le devenir commun, ici, maintenant. ■

J. BI.

Chez le même éditeur, signalons également *La Fin du progrès ?*, de Ronald Wright, traduit de l'anglais (Canada) par Maris-Cécile Brasseur (192 p., 16 €).



Slobodan Milošević au tribunal de La Haye. PAUL VREEKER, POOL/ASSOCIATED PRESS

L'image au tribunal de l'histoire

Christian Delage relate l'irruption des photographies et des films dans la justice internationale, « de Nuremberg au procès Milošević »

Voir une image peut-il nous aider à mieux savoir l'histoire ? Cette question a généré nombre de réflexions, débats, livres, polémiques. Ayant bénéficié d'un accès privilégié à des archives pour la plupart inédites conservées à Washington et à New York, l'historien Christian Delage repose la question en se plaçant du point de vue de la justice internationale. Moins qu'un essai philosophique ou éthique sur la « trahison documentaire » que représentent photos ou films par rapport à une horreur indicible, son livre est le récit détaillé de la manière dont l'image a fait son entrée dans l'univers judiciaire, s'est vue octroyer un rôle de preuve essentielle pour juger des crimes de guerre, est apparue depuis la seconde guerre mondiale comme une médiation entre le bourreau et la victime.

Le personnage principal de ce récit est américain et s'appelle Robert H. Jackson. Il est juge, et c'est lui que le président Truman charge en 1945 de mettre en place une instance judiciaire pour faire comparaître les principaux criminels nazis. Jackson

prendra deux initiatives inédites : présenter des films comme preuves à l'audience, et filmer le procès pour le constituer en archive historique.

Que ce double précédent (qui ne sera pas sans conséquences sur l'exercice de la justice, encouragera des erreurs stratégiques, modifiera la détermination de la « valeur véridique » des archives) soit initié aux Etats-Unis n'est pas un hasard. On est dans le pays où, pour obtenir des soutiens aux petits fermiers, James Agee a demandé au photographe Walker Evans d'agrémenter son témoignage sur la misère en Alabama de photos (*Louons maintenant les grands hommes*), où le cinéaste van Dyke a tourné un film, *The River*, pour justifier un projet de barrages dans le Tennessee, où des intellectuels comme Lilian Hellman et Dorothy Parker ont rassemblé des fonds pour financer le film de Joris Ivens sur la guerre d'Espagne (*Terre d'Espagne*).

« Ne vous dérobez pas. Regardez ! »

Réfugié, Fritz Lang prône l'usage du reportage d'actualité dans la fiction. Les News antihitlériennes projetées dans les salles par la Fox ou Univer-

sal invitent à la prise de conscience (« Ne vous dérobez pas. Regardez ! ») ; elles sont rassemblées en un documentaire initialement commandé à Lubitsch, réalisé par Capra. Le président Truman est poussé par le Congrès à se prononcer sur les crimes de guerre. Jackson convainc Britanniques et Soviétiques de la nécessité de construire le Tribunal militaire international, s'adjoint les services de John Ford, entreprend de collecter des preuves des crimes de guerre, entre en contact avec les organisations juives. Budd Schulberg (l'auteur de *Qu'est-ce qui fait courir Sammy ?*) est chargé de la recherche des images. Des liens sont tissés avec l'industrie du cinéma, Darryl Zanuck en tête.

Le livre de Christian Delage exhume nombre de documents, comme ces recommandations données aux reporters : comment filmer un cadavre ? Comment interroger un Allemand ? Le morceau de choix est évidemment le procès de Nuremberg, qui débute par une projection d'un film, *Les Camps de concentration nazis*, où est reprise une séquence tournée par les Britanniques à Bergen-Belsen pour le montage de laquelle conseil avait été demandé à Alfred Hitchcock. Dan Kiley, qui est chargé de filmer l'audience, aménage la salle comme un décor, fait installer une rangée de néons au-dessus du banc des accusés.

Dans leurs comptes rendus du procès de Nuremberg, les journalistes, parmi lesquels John Dos Passos et Joseph Kessel, mêlent inextricablement ce que le film montre des camps nazis et la manière dont les accusés réagissent à ces images, tandis qu'un psychologue note leurs comportements : « On voit des piles de morts... Von Schirach regarde très attentivement, il halète. Funk pleure maintenant. Göring a l'air triste. Quand on montre un abat-jour en peau humaine, Streicher dit : "Je ne crois pas ça." Göring toussie. »

En fait, les images exhibées sont destinées à soumettre les accusés à la vision de leurs crimes, mais aussi à favoriser la prise de conscience par l'opinion publique de leur gravité. Une politique qui se poursuit avec la mise en chantier par Hollywood d'un film, *None Shall Escape*, réalisé par André De Toth, qui montre un procès intenté par les Nations unies à un dignitaire du parti nazi :

Voir et entendre

« Dans l'histoire de la procédure, la visibilité de la vérité du crime a été par moments directement organisée dans l'enceinte même du prétoire. A l'époque romaine, quand un procès concernait les affaires de l'Etat, seule la sentence, la peine de mort, était publique. Mais, la plupart du temps, le procès était un spectacle, comme les jeux du cirque ou les représentations théâtrales. Sur une toile tendue de manière latérale entre la cour, l'accusation et la défense, les faits incriminés étaient peints au fur et à mesure de leur révélation. Au contraire, au Moyen Age, et jusqu'à la Révolution, "la forme secrète et écrite de la procédure, rappelle Michel Foucault, renvoie au principe qu'en manière criminelle l'établissement de la vérité était pour le souverain et ses juges un droit absolu et un pouvoir exclusif". Lors du moment révolutionnaire, l'oralité des débats marquera la garantie de leur transparence : "Avec le témoignage, la parole et le débat retrouvés proclament la souveraineté nouvellement acquise par la société." » (p. 122).

ce film préfigure, avec cinquante ans d'avance, la création de la Cour pénale internationale.

Populariser les leçons de Nuremberg : Orson Welles s'en charge lorsqu'il utilise des images d'archives des camps nazis dans *Le Criminel* (1946), puis Samuel Fuller dans *Ordres secrets aux espions nazis* (1959) et Stanley Kramer dans *Jugement à Nuremberg* (1961). Mais cette expérience fondatrice a des suites. Le procès Eichmann à Jérusalem, pour lequel le gouvernement israélien signe un contrat d'exclusivité avec une société, provoquant la fureur des networks américaines et des chaînes de télévision étrangères.

En France, où règne la crainte de « compromettre la dignité et le sérieux des salles d'audience judiciaires », il a fallu le vote d'une loi pour autoriser la captation audiovisuelle des procès. Robert Badinter en est l'instigateur. Elle a permis de filmer les procès de Klaus Barbie, de Paul Touvier, de Maurice Papon. Une révolution qui pose des problèmes d'intendance (où placer la caméra ? qui montrer ? faut-il filmer en plan fixe ? privilégier tel ou tel protagoniste ? peut-on rehausser le siège de l'accusé afin qu'il soit mieux dans le cadre ?), mais aussi de principe : des personnes se sachant filmées ne sont-elles pas conduites à modifier leur comportement, et la forme (si ce n'est le contenu) des débats ?

LA VÉRITÉ PAR L'IMAGE De Nuremberg au procès Milošević de Christian Delage.

Denoël, 376 p., 24 €.

En librairie le 16 février.

On a vu l'influence des images sur un procès : en mars 2000, Kamel Ben Salah ne supporte pas la vision du massacre des couples de Néerlandais dont il est accusé et qu'il nie. Ses réactions constituent une sorte d'aveu et mettent sa défense en péril.

Le TMI organisé par Jackson est à l'origine de la mise en place de tribunaux pour juger les crimes commis au Rwanda (TPIR) ou en ex-Yougoslavie (TPIY). Mais le procès de Slobodan Milošević est devenu un combat des images. Après s'être fait infliger la vision de films à charge, l'ex-chef d'Etat riposte sur le même terrain et fait projeter un documentaire afin de démontrer qu'une actualité filmée n'est pas porteuse d'une seule signification. « Les effets d'une projection à l'audience n'annulent en rien la nécessaire imagination qui doit se déployer quand le crime excède les limites de la représentation », conclut Delage. Un procès filmé assure le débat public. ■

JEAN-LUC DOUIN

Demain, les singes ?

Dis-moi quel est ton singe, je te dirai qui tu es. Les primates ne sont pas nos prédécesseurs. Ce sont nos révélateurs. La façon dont nous les considérons parle de notre époque et de ses fantasmies. Ou de ceux des individus. Pourtant, on a rarement regardé les singes sous cet angle. Il n'était donc pas inutile de rassembler quelques-uns des chimpanzés, gorilles et autres orangs-outangs qu'on trouve aujourd'hui dispersés un peu partout, en cherchant ce qu'ils disent de notre époque.

Stine Jensen, qui enseigne à Amsterdam, a consacré son diplôme à l'étude de certains aspects de ce zoo imaginaire, plus particulièrement les relations femmes-singes. A commencer par le cinéma : trois versions de *King Kong* (1933, 1976, 2005), où toujours une si frêle blonde hurle dans la main du monstre, mais aussi *Max mon amour*, du Japonais Nagisa Oshima, où une femme trompe son mari avec un amant d'une autre espèce. Il faut ajouter le rôle central des femmes dans le développement récent des études sur

les primates. Ce sont en effet presque toujours des chercheuses qui se sont illustrées dans ce domaine : Jane Goodall, qui consacra sa vie aux chimpanzés, Diane Fossey, qui fit protéger les gorilles, Biruté Galdikas, surnommée la « mère des singes ». Entre autres. L'enquête n'oublie pas la littérature contemporaine, romans et nouvelles mettant en scène l'éducation sentimentale, sexuelle, et réciproque, de mâles simiesques et de femelles humaines.

Point commun de l'ensemble : le singe est un être imaginaire autant qu'un animal réel. C'est une surface de projection, à la fois voisine et lointaine, semblable et différente, attirante et repoussante. Perçu comme l'animalité la plus proche de l'humain, le singe habite une frontière instable : toujours sur le point de devenir tout à fait comme nous, ou de nous rendre comme lui, sans y parvenir jamais. C'est pourquoi les singes peuvent remplir des rôles au premier regard opposés. Considérés comme infra-humains, ils alimenteront des

fantasmes racistes. Vus au contraire comme nos ancêtres, ou nos frères sauvages, ils serviront de caution, prétendument naturelle, à des choix sociaux : les bonobos eurent ainsi leur heure de gloire en Californie, quand on découvrit leurs pratiques homosexuelles, entre femelles comme entre mâles, leur goût pour l'amour de

CHRONIQUE ROGER-POL DROIT

groupe et leur structure matriarcale. Rien qui puisse être dit « contre-nature », puisque les bonobos...

Certains allèrent jusqu'à souhaiter que toute frontière soit abolie entre humains et primates. En 1993, les militants du « Projet grands singes » demandaient que chimpanzés, gorilles et autres orangs-outangs partagent avec les humains les mêmes droits à la vie, à la liberté individuelle, à la prohibition de la torture, sans oublier...

l'assistance médicale. De leur côté, des écrivains ont décrit, éventuellement à la première personne, les amours de grands singes avec des humaines. Dans *Réflexions d'un singe captif*, du Britannique Ian McEwan, le narrateur se souvient de ses premiers émois : « Elle comptait mes dents avec son stylo bille, (...) je cherchais d'improbables lentes dans son épaisse chevelure. »

Crise de l'identité masculine ? Avancées et impasses du féminisme ? Autant d'hypothèses en arrière-plan, cela va de soi. Mais il n'est plus temps d'analyser le détail. Le processus est en marche. Encore un effort, et l'avenir est aux singes ! Aujourd'hui amants exotiques, presque expérimentaux, ils seront peut-être demain substitués aux mâles humains. Une foule d'avantages pratiques plaident en leur faveur : performances sexuelles plus durables (bien qu'on manque de tests comparatifs fiables), entretien plus simple, frais de nourriture et d'habillement réduits. A quoi il faut ajouter l'absence de contraceptifs, les femmes n'étant pas fécondables par ces

partenaires d'une autre espèce. Bref, que des atouts.

On aurait donc tort de ne pas aller plus loin dans le progrès. Pourquoi ne pas envisager le clonage à grande échelle de quelques spécimens remarquables ? Notamment ceux qui sont gentils avec les enfants, ou ceux qui passent le mieux l'aspirateur. Une fois maîtrisée la congélation des embryons, et l'utérus artificiel mis au point, l'avenir décidément serait radieux. L'histoire serait enfin terminée. Il n'est pas certain que cela arrive, certes. Mais il n'est pas vraiment rassurant qu'on puisse seulement l'envisager. Où sont les singes d'antan ?

LES FEMMES PRÉFÈRENT LES SINGES (Waarom vrouwen van apen houden) de Stine Jensen.

Traduit du néerlandais par Micheline Goche. Seuil, 238 p., 20 €.

Plusieurs ouvrages reviennent, avec un bonheur inégal, sur la période révolutionnaire

Expliquer la Révolution

LA RÉVOLUTION FRANÇAISE EXPLIQUÉE À MA PETITE-FILLE
de Michel Vovelle.

Seuil, 112 p., 8 €.

ACTES DU TRIBUNAL RÉVOLUTIONNAIRE
Recueillis et commentés
par Gérard Walter.

Mercure de France, « Le Temps retrouvé », 640 p., 9 €.

LA RÉVOLUTION, UNE EXCEPTION FRANÇAISE ?
d'Annie Jourdan.

Flammarion, « Champs », 480 p., 9,50 €.

La Révolution redeviendrait-elle à la mode ? Après le purgatoire qui suivit les polémiques déclenchées par la fièvre commémorative de 1989, on pourrait le croire, et c'est d'autant plus surprenant que l'Empire semble connaître la même sanction sans avoir eu, ne serait-ce que brièvement, son heure de gloire à l'occasion du bicentenaire du sacre, puis d'Austerlitz.

En attendant que Jean Tulard, Thierry Lentz ou Jacques-Olivier Boudon relèvent le gant et expliquent le Premier Empire à un de leurs proches, c'est Michel Vovelle qui tente d'intéresser sa petite-fille Gabrielle à la Révolution. Une relative gageure puisque l'enfant vit à Pise et n'a pas eu à la rencontrer au fil de sa scolarité transalpine. Avec la passion qu'il mit, quarante ans durant, à enseigner cet épisode disputé de la mémoire nationale, Vovelle s'attache à expliquer la relative singularité de cette Révolution dont les suivantes se réclameront inmanquablement – quitte à privilégier tel ou tel de ses moments –, à dégager ses origines, tant intellectuelles que matérielles, à présenter les quatre premières années, de la chute de la Bastille à la Terreur, réponse légitime à ses yeux de ceux « qui ont eu le courage de faire face à des circonstances terribles » (!). On l'aura compris, cette initiation se réclame d'une tradition ancienne, pour ne pas dire archaïque, mise à mal depuis plus de trente ans par le manuel de Richet et Furet et toute une historiographie critique moins favorable au catéchisme montagnard et à la figure de Robespierre, ici restaurée dans son aura exceptionnelle.

Une fois le parti pris admis, on pourrait s'en accommoder toutefois, si l'on ne déplorait par ailleurs les raccourcis trop vifs (toute personne qui signe sait-elle vraiment lire et écrire ?), des bévues

plus ou moins gênantes (la confusion entre Saint Empire et Autriche, le règne de Louis XVI allongé d'une décennie, la déclaration de guerre de 1792 anticipée d'un an, la logique géométrique du découpage des États-Unis prise pour modèle quand les treize colonies d'origine l'ignorent en fait...), une tendance au jugement de valeur (Louis XVI « préparait, en fait, un mauvais coup » ; les Girondins logiquement sanctionnés de n'avoir « pas été à la hauteur des périls qu'ils avaient affrontés », mais cela justifie-t-il un coup d'État de la rue contre la représentation nationale ? On hésite à suivre la leçon...).

Débat idéologique

De l'époque que Vovelle prend pour référence, celle des Lefebvre, Mathiez et autres Soboul, nous revient dans le même temps une précieuse anthologie de ce verbe révolutionnaire qui enflamma les prétoires, lors de ces procès fameux dont quelques répliques ont traversé le temps, brûlantes et sans âge, de Marie-Antoinette à Danton, Gérard Wal-

ter réunit en 1968 les actes de sept procès fameux (Charlotte Corday, Marie-Antoinette, Les girondins, M^{me} Roland, Bailly, les Hébertistes, Danton enfin), procès-verbaux des audiences de ce Tribunal révolutionnaire institué en mars 1793 et à jamais incarné par le terrible Fouquier-Tinville. Une lecture qui replonge dans la fièvre du moment, sans souci d'en gommer les horreurs ni d'en tempérer les iniquités.

Pour qui voudrait échapper au débat idéologique trop franco-français dont Vovelle rejoue la partition sous couvert de simple présentation, reste à se tourner vers le formidable essai d'Annie Jourdan, paru il y a moins de deux ans et désormais disponible en « Champs » Flammarion. Non seulement l'historienne, en poste aux Pays-Bas, relativise la singularité de l'événement national, inscrit dans un ensemble de bouleversements politiques qui jette un pont entre les deux rives de l'Atlantique, mais elle décrit la mécanique qui préside à un déroulement événementiel où les paradoxes et les contradictions le cèdent aux

passions et aux luttes de factions, avant de centrer son examen sur ce moment de Terreur qui embarrasse Vovelle et qu'elle lit comme la résultante de l'antagonisme de deux « vertus », la régénération des lois et des mœurs et l'indivisibilité de la République, qui reclasse automatiquement les opposants au rang de traîtres, jusqu'à en faire l'originalité vraie de ce moment fondateur. Un livre important, décisif même, qui accomplit le vœu exprimé naguère par François Furet : penser la Révolution française. ■

PH.-J. C.

Signalons aussi les très instructives *Réflexions philosophiques sur l'égalité*, de Jacques Necker, parues en 1796 et jamais rééditées depuis l'édition des Œuvres complètes du ministre de Louis XVI (1820-22). Composées en fait dès 1793 en pleine Terreur et en réaction contre ce moment tragique, elles constituent le 3^e volet de son essai *De la Révolution française* (Les Belles Lettres, « Bibliothèque classique de la liberté », 160 p., 17 €).

Le Livre de poche réédite « Le Siècle de Louis XIV », de Voltaire

Le philosophe était historien

LE SIÈCLE DE LOUIS XIV
de Voltaire.

Edition établie, présentée et annotée par Jacqueline Hellegouarc'h et Sylvain Menant, avec la collaboration de Philippe Bonnichon et Anne-Sophie Barrovecchio, Le Livre de poche « Classique », 1 214 p., 15 €.

Soixante-douze années de règne. Quarante-quatre de pouvoir absolu. Roi à 5 ans placé sous la régence de sa mère Anne d'Autriche et la tutelle de Mazarin, sacré à 15 ans, Louis XIV n'exercera vraiment son autorité de monarque qu'à la mort du cardinal, en 1661. « On était si loin d'espérer d'être gouverné par son souverain que, de tous ceux qui avaient travaillé jusqu'alors avec le premier ministre, il n'y en eut aucun qui demandât au roi quand il voudrait les entendre. Ils lui demandèrent tous : "A qui nous adresserons-nous ?" et Louis XIV leur répondit : "A moi." »

Dès 1727, Voltaire songe à écrire la grande fresque du Roi-Soleil. Il est alors exilé en Angleterre, a déjà passé de longs mois à la Bastille pour des vers qui n'ont

pas plu au régent. Il a publié *Œdipe*, achève *La Henriade* et se lance dans *l'Histoire de Charles XII*. Son *Siècle de Louis XIV* sera imprimé en 1751. D'édition en édition, Voltaire apportera des variantes, corrections ou ajouts, jusqu'en 1777, un an avant sa mort. Autant dire que ce texte a une place centrale dans son œuvre. Lorsque le livre paraît, Voltaire est surtout connu de ses contemporains comme historien. Ainsi que le souligne Sylvain Menant dans sa préface, « c'est seulement après 1758 que "l'auteur de *La Henriade*", comme on l'appelait, deviendra "l'auteur de *Candide*" ».

Vaste entreprise

En 1745, il a été nommé historiographe du roi de France : il ne se départira jamais de cette approche. Après *l'Histoire de Charles XII*, il y aura une *Histoire générale de Charlemagne jusqu'à nos jours*, publiée en 1756 sous le titre d'*Essai sur les mœurs des nations, l'Histoire de la guerre de 1741, le Précis du siècle de Louis XV, l'Histoire de l'empire de Russie sous Pierre le Grand* et *l'Histoire du parlement de Paris*. Une vaste entreprise. Dès 1769, parlant du *Siècle de Louis XIV*, La

Harpe insiste sur le fait que « *M. de Voltaire a changé totalement nos idées sur la manière d'écrire l'histoire* ». C'est, en effet, au-delà de l'anecdote, se placer dans une observation de longue durée. « *Il s'agit, poursuit Sylvain Menant, de construire une philosophie de l'homme, une philosophie politique, une philosophie morale* ».

Ainsi, l'intérêt de Voltaire se replace-t-il presque naturellement dans une dimension plus vaste. Celle de permettre à ses lecteurs une approche personnelle et critique. Cette nouvelle édition, établie à partir de celle de 1753, est le fruit d'un travail de très longue haleine. Savant. Clair et précis. Mais qu'on n'imagine pas que, même aujourd'hui, l'ouvrage ait quoi que ce soit de rébarbatif. Si Voltaire se pose en historien, en philosophe, sa langue est celle du dramaturge et du conteur. On y retrouve l'esprit vif du causeur des salons. Il cite les témoins, les confronte et fait de cette longue traversée (« *un espace de temps, dit-il, pris entre l'année 1635 et environ l'année 1740* ») une singulière épopée. Celle d'un roi de 5 ans et celle d'un très grand siècle. ■

XAVIER HOUSSIN

ZOOM



LE GOÛT DE DUBLIN

Textes choisis et présentés par Jean-Pierre Krémer et Alain Pozzuoli
Ce petit recueil rassemble des

poèmes, des bribes de récits ou d'articles, dressant un portrait de Dublin, historique, humain, vécu. Dans « Voir Dublin », sont évoqués les monuments de la ville : l'Abbey Theatre, la Grande Poste ; les trams, le port, ou bien le temps qu'il y fait, ce « *caprice du ciel (...)* qui commençait par de la pluie et cédait ensuite au soleil », comme l'exprime Mary Lavin dans la nouvelle « Un souvenir ». Plus loin, la Guinness, les pubs et les chants traditionnels. Mais, il faut attendre la troisième partie, « Croire Dublin », et les histoires de fantômes de Joseph Sheridan Le Fanu ou les élans nationalistes du « Pâques 1916 » de Yeats pour entrer véritablement dans le cœur battant de Dublin : les « Dubs » ou Dublinois, leurs croyances et leurs combats. C. de C. Mercure de France, « Le Petit Mercure », 130 p., 5,40 €.



LE GOÛT DU MONT BLANC

textes réunis et présentés par Stéphane Baumont
Le mont Blanc, mode d'emploi : des mots pour regarder, des

chiffres et des conseils pour connaître, des fragments d'histoires pour rêver. Dans ce recueil de textes, une quarantaine d'auteurs, du guide de montagne au naturaliste en passant par le poète, racontent leur fascination pour le plus haut sommet d'Europe. Ils stimulent l'imaginaire avec mille expressions qui révèlent mieux que la vue les différentes facettes du mont Blanc : Victor Hugo parle du « *pâtre blanc des monts tumultueux* », Senancour d'un « *océan de vapeurs* », Théophile Gautier d'un « *chaos d'argent* », Goethe d'une « *pyramide pénétrée d'une mystérieuse lumière intérieure* »... Amusant, émouvant et pédagogique, ce petit livre, à emporter ou à consommer sur place, est une ascension poétique jusqu'aux neiges éternelles. St. L.

Mercure de France, « Le Petit Mercure », 146 p., 5,40 €.

Réédition de « La Guerre froide », d'André Fontaine

Vingtième siècle, roman

LA GUERRE FROIDE
d'André Fontaine.

Seuil, « Points », 572 p., 10,50 €.

L'essai d'André Fontaine sur l'histoire de la guerre froide, réédité à présent en format de poche, conserve intacts sa fraîcheur rigoureuse, sa force analytique, son profond intérêt historique et prospectif. En réalité, de 1917 à 1991, période couverte par ce livre, c'est tout le roman du XX^e siècle qui se déroule sous nos yeux.

Sans doute, cet essai résiste-t-il si parfaitement à l'épreuve du temps parce qu'André Fontaine a su ajouter à la masse d'informations rassemblées, commentées et mises en perspective et à l'exhaustive bibliographie, une qualité singulière du récit : alerte, quasiment romanesque, où les personnages principaux, mis à nu, se détachent individuellement du contexte de l'époque ; de l'épaisse, parfois opaque, objectivité historique.

Il est vrai que *La Guerre froide* d'André Fontaine est en quelque sorte l'aboutissement de plus de trente ans de travaux

sur ce sujet, qui ont déjà produit cinq volumes, plus de deux mille pages !

Journaliste, André Fontaine a suivi sur le terrain, depuis 1950, en fréquentant bon nombre des acteurs historiques, le déroulement du conflit Est-Ouest. A cette expérience pratique, à cette connaissance directe, il a su donner une rigueur incontestable.

Effort de synthèse globale

Pour apprécier à sa juste mesure la réussite d'André Fontaine, il suffirait de comparer son histoire de la guerre froide à l'ouvrage du grand historien marxiste anglais, Eric Hobsbawm. Celui-ci, en effet, dans *L'Age des extrêmes*, aborde également l'analyse du XX^e siècle, en y mettant au centre l'expérience de la révolution communiste : de son projet, de son échec. Mais quelles que soient l'originalité et l'indépendance d'esprit d'Hobsbawm, le résultat de son effort de synthèse globale est loin de l'ampleur de vision d'André Fontaine.

Mais *La Guerre froide, 1917-1991* n'est pas seulement une formidable synthèse historique, une mise au point définitive

sur le déroulement du conflit Est-Ouest – cette troisième guerre mondiale, « froide » parce que non déclarée, « brûlante » si l'on compte les dizaines de millions de morts dont elle fut la cause, tout en évitant l'apocalypse nucléaire –, ce livre est aussi très utile pour déchiffrer le nouveau désordre mondial.

« *Nous sommes en train de vous faire quelque chose de terrible. Nous sommes en train de vous priver d'ennemi...* », déclarait en mai 1988 Georgi Abatov, proche collaborateur de Mikhaïl Gorbatchev, aux lecteurs américains de *Time*. André Fontaine conclut son essai en commentant cette phrase. « *Les États-Unis, écrit-il, doivent regretter cette époque, maintenant qu'ils font face, et, quitte à diverger sur les comportements, toutes les démocraties avec eux, à un adversaire implacable et multiforme dont personne ne se hasarde à prédire quand et comment on en viendra à bout...* »

Voilà qui est dit ! ■

JORGE SEMPRUN

André Fontaine est ancien directeur du Monde.

L'Autrichien Veit Heinichen fait de Trieste l'arrière-plan d'une série de romans policiers, dont paraît le premier volet en français

Un polar en Adriatique

D'Umberto Saba à Italo Svevo, de Carlo Michelstaedter à Roberto Bazlen, de P. A. Quarantotti-Gambini à Claudio Magris, on n'en finirait pas si on voulait dresser une liste exhaustive des écrivains de Trieste. La raison d'une telle abondance ? C'est une autre affaire. Mais il y a tout de même un genre qui ne semble pas très représenté dans ce florilège, c'est le roman policier. Evidemment, Trieste n'est pas Naples ou Palerme et n'a plus grand-chose à voir avec sa grandeur du temps où elle était la façade maritime de

LES REQUINS DE TRIESTE (Gib jedem seinen eigenen Tod) de Veit Heinichen.

Traduit de l'allemand (Autriche) par Alain Huriot, Seuil, « Policiers », 292 p., 20 €.

de traduction.

Parmi les atouts dont dispose Trieste, il y a d'abord le décor, moins spectaculaire, certes, que celui de son éternelle rivale, Venise, mais tout de même impressionnant. Coincée entre la mer et la montagne, Trieste est cette ville où souffle parfois un vent si violent, la bora, qu'il a fallu prévoir des mains courantes dans certaines rues en pente pour éviter aux piétons de s'envoler. Ses façades austères sont tournées vers un vaste port qui semble disproportionné pour le faible trafic



DANIELE DAINELLI/CONTRASTO/REA

qu'il assure encore. Ce bord de mer avec ses châteaux, Miramare et Duino, qui reste lié au souvenir de Rilke.

Tout comme l'auteur, son héros, le commissaire Proteo Laurenti, vit à Trieste, mais n'en est pas originaire, ce qui lui laisse une certaine capacité d'émerveillement. Dans le genre du policier quinquagénaire qui n'a plus beaucoup d'illusions, il représente une variante originale. Il n'est ni veuf, ni divorcé, ni affligé d'un ulcère à l'estomac, mais marié et heureux en ménage. Son principal souci : essayer d'empêcher sa fille cadette de se porter candidate à l'élection de Miss

Trieste. Même sa belle-mère est charmante et fabrique, ce qui ne gâche rien, le fameux jambon de San Daniele. Il a simplement une certaine propension à se fourrer dans des situations ridicules... Comme cette fois où il se fait surprendre en grande conversation avec une prostituée et retrouve le lendemain sa photo dans le quotidien local.

Mais ce que Veit Heinichen utilise très bien et qui justifie largement le choix de Trieste comme cadre d'un roman policier, c'est cette « identité de frontière » qu'analyse Claudio Magris. Le contexte politique change, l'Autriche-Hongrie

n'existe plus, le rideau de fer non plus, mais la situation géographique de la ville en fait un passage obligé dans bien des échanges.

Curieuses méthodes

Ainsi, après le terrible tremblement de terre en Turquie en août 1999 (la première aventure du commissaire Proteo Laurenti est parue en 2001), l'Union européenne cherche un port pour acheminer l'aide humanitaire. On choisit d'abord Bari, mais l'affaire tourne à la catastrophe. Les conteneurs qui ne restent pas bloqués dans le port des

Pouilles sont pillés en Albanie, au Kosovo ou au Monténégro. L'opinion publique finit par s'émouvoir de cette gabegie, les donateurs renâclent, on se rabat sur Trieste, où justement prospère une société d'import-export à laquelle le commissaire Laurenti a déjà eu affaire. Son directeur, Bruno de Kopfersberg, a perdu sa femme plus de vingt ans auparavant, elle s'est noyée en tombant de son yacht. Laurenti est convaincu qu'il s'agit d'un meurtre, mais à l'époque il n'a rien réussi à prouver. Cette fois, c'est Kopfersberg qui disparaît à son tour, son bateau est revenu vide s'échouer à la côte. En enquêtant sur les activités de sa société, Laurenti va découvrir que celle-ci a de curieuses méthodes pour convaincre les fonctionnaires européens de lui accorder le marché de l'exportation d'aide humanitaire, et qu'en matière d'importations elle serait plutôt spécialisée dans les travailleurs clandestins et les prostituées en provenance d'Europe de l'Est. Alors, Trieste, capitale du crime ou paisible endormie ?

Le roman de Veit Heinichen concilie les deux aspects en apportant une note originale au mythe littéraire triestin. Plus qu'un décor, la cité devient un personnage, et les préoccupations de ses habitants (la principale étant de trouver une place pour garer sa voiture sur le Lungomare à l'heure de la baignade) contrastent avec les rouages du crime organisé. Pendant que Laurenti s'applique à démanteler les réseaux de trafics internationaux, la population de Trieste se passionne pour la nouvelle du moment : on a signalé un requin dans la baie. Est-il bleu ? Est-il blanc ? Peut-on continuer à se baigner ? Ce qui est sûr, c'est que ce n'est pas lui le plus dangereux. ■

GÉRARD MEUDAL

Quand le roman d'espionnage explore l'après-11-Septembre Au cœur des prisons secrètes

EMPIRE STATE
de Henry Porter.

Traduit de l'anglais par Jean-François Chaix, Calmann-Lévy, 420 p., 19,50 €.

Qui a organisé l'attentat contre le vice-amiral Ralph Norquist, conseiller spécial du président des Etats-Unis, à quelques kilomètres de l'aéroport londonien de Heathrow ? Quel lien cet attentat pourrait-il avoir avec un certain Karim Khan, qui, avec d'autres réfugiés musulmans en provenance d'Afghanistan, cherche à gagner la Grèce ou l'Italie ? Qui est ce mystérieux Sammi Loz, ostéopathe de renom exerçant dans l'Empire State Building de New York après avoir combattu en Bosnie, et qui compte parmi ses clients un espion anglais et... le secrétaire général des Nations unies ?

L'après-11-Septembre est devenu une source d'inspiration considérable pour les auteurs de romans d'espionnage. La guerre contre le terrorisme islamique a remplacé la guerre froide, Al-Qaida le KGB. Comme Robert Littell ou

Robert Ludlum, Henry Porter démontre, dans son dernier ouvrage, *Empire State*, que la situation géopolitique actuelle peut parfaitement servir de matrice à de formidables intrigues. Très classique dans sa facture – ici, le héros est une femme, Isis Herrick, brillant agent du service d'espionnage britannique MI6 –, *Empire State* est d'abord un bon roman d'espionnage, un vrai, haletant et compliqué à souhait.

Touche politique

Journaliste à *Vanity Fair* et romancier (deux de ses ouvrages, *Une vie d'espion* et *Nom de code : Axiom Day*, ont été publiés en France chez « Folio Policier »), Henry Porter ajoute à son intrigue une touche politique qui rend *Empire State* encore plus passionnant. Publié en 2003 en Grande-Bretagne, ce roman aborde en effet de manière extrêmement directe la question de la légitimité de la torture dans le contexte de la lutte contre le terrorisme islamique et fait état avec un luxe de détails impressionnant des lieux de détention secrets de la CIA en Europe. Rappelons que

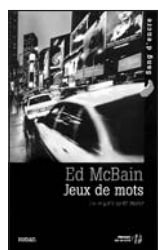
l'affaire des prisons secrètes n'a été révélée par la presse américaine qu'en 2005...

A Tirana et au Caire, Isis Herrick va donc découvrir des centres d'interrogatoire secrets travaillant pour la CIA. « C'est la civilisation qui est en jeu, dira-t-elle à un agent américain. C'est ce pourquoi nous nous battons : le principe selon lequel la torture est une mauvaise voie. Il n'y a rien de plus absolu que le mal absolu que vous faites à cet homme. » Auparavant, l'Américain lui avait demandé : « Vous aimeriez qu'on traite Khan gentiment, quand Al-Qaida est prêt à faire sauter un pétrolier ou à lancer un camion de déchets nucléaires dans Washington ? Soyez réalistes. Cette guerre est différente. Nous devons y répondre avec toutes les armes disponibles. Si cela implique de pendre un de ces salauds à une poutre et de mener un interrogatoire intensif, pour ma part je n'y vois pas d'inconvénients. Seul le résultat compte, la protection des nôtres. »

Bref, si vous aimez les romans de Le Carré, vous passerez un bon moment dans cet *Empire State*. ■

FRANCK NOUCHI

ZOOM



JEUX DE MOTS, d'Ed McBain. Le précédent épisode des aventures du 87^e district, *Le Frumieux Bandgrippe*, délirait autour

des mots-valises de Lewis Carroll, celui-ci, l'avant-dernier (McBain est mort en juillet 2005), est un véritable feu d'artifice de virtuosité langagière. Une sorte de génie

du mal, Le Sourd, auquel les policiers ont déjà eu affaire, ressort du passé et les bombarde de messages codés formés d'anagrammes, de palindromes et de citations tirées de Shakespeare (bravo au traducteur, qui a dû se trouver confronté à de sacrés casse-tête et s'en est très bien tiré). Les flics pataugent, surtout ceux qui confondent Philip Marlowe et Christopher Marlowe, plus encore ceux qui ne connaissent ni l'un ni l'autre. McBain se moque de l'inculture des temps tout en rassemblant tous les fils du roman policier, l'enquête de terrain, le sport cérébral et le

récit de la vie des flics. Au fait Ollie retrouve son manuscrit perdu et Carella conduit deux femmes à l'autel le même jour, sa femme et sa sœur. *G. Me.* Traduit de l'anglais (Etats-Unis) par Jacques Martinache, Presses de la Cité, « Sang d'encre », 328 p., 19 €.

LE CODE ALTMAN, de Robert Ludlum et Gayle Lynds. On ne présente plus Robert Ludlum, l'un des maîtres du roman d'espionnage. Troisième roman de la série « Réseau Bouclier » (les deux premiers étaient *Opération Hadès*, écrit

Le dernier roman de Batya Gour, décédée en 2005 Reflets d'Israël

MEURTRE EN DIRECT
de Batya Gour.

Traduit de l'hébreu par Emmanuel Moses, Gallimard, « Série noire », 430 p., 22 €.

MEURTRE SUR LA ROUTE DE BETHLÉEM
de Batya Gour.

Traduit de l'hébreu par Laurence Sendrowicz, Gallimard, « Folio policier », 470 p., 7,50 €.

La fiction littéraire à la télévision n'a pas toujours bonne presse. Les spectateurs lui reprochent souvent de trahir l'œuvre qu'elle adapte et les producteurs de coûter trop cher, surtout si on la compare aux émissions de variétés, qui obtiennent de bien meilleures audiences.

C'est sur cet arrière-plan que se déroule le dernier roman de Batya Gour. Mais, cette fois, l'affaire est plus grave puisqu'elle va entraîner une série de meurtres. Beny Meyouhas a entrepris pour la première chaîne de la télévision israélienne une adaptation d'*Ido et Einam*, une nouvelle

d'Agnon (1888-1970), Prix Nobel de littérature en 1966 en même temps que Nelly Sachs. Où a-t-il trouvé la somme colossale qui lui semble nécessaire ? On se le demande, et tout le monde l'accuse d'avoir déjà épuisé tout le budget fiction de la chaîne. Beny vit avec Tirtsas, qui a été autrefois la femme d'Arieh Rubin, un autre journaliste de la même maison. A la surprise générale, les deux hommes sont restés les meilleurs amis du monde. Mais Tirtsas, décoratrice en chef sur le tournage, est retrouvée assassinée.

Miroir déformant

Il faut reconnaître que l'exposition de l'intrigue est un peu laborieuse, mais la télévision étant le reflet de la société, ou son miroir déformant, il est normal que l'imbrication des différents récits soit complexe. Il y a l'histoire des ouvriers licenciés qui ont pris en otage la ministre du travail et des affaires sociales – de quelle marge disposent les médias face au pouvoir politique ? Il y a l'étrange comportement d'un rabbin qui tréballe des fortunes et se rend régulièrement au Canada déguisé en pope – faut-il en faire

un sujet de reportage au risque de se mettre à dos tous les ultrareligieux ? De toute façon, passé le cap des premiers chapitres, les morts se succèdent, clarifiant une intrigue dont on ne comprendra le fin mot qu'en remontant loin dans le passé, précisément à la guerre de Kippour.

Comme toujours, la romancière utilise les enquêtes de son commissaire Michaël Ohayon pour mettre au jour les contradictions de la société israélienne. Cette sixième enquête est la dernière, puisque Batya Gour est morte en 2005, moins d'un an après la parution de ce livre.

Ces six romans offrent un panorama original de l'Etat hébreu – en particulier le précédent, qui reparait aujourd'hui en collection de poche : *Meurtre sur la route de Bethléem*, peut-être le meilleur de la série, l'histoire d'une simple querelle de voisinage nourrie d'une haine ancestrale qui finit par empoisonner toute une société. Batya Gour a également publié des essais traduits chez Gallimard. Le titre de l'un d'eux, *Jérusalem, une leçon d'humilité*, conviendrait à l'ensemble de son œuvre. ■

G. ME.

la tradition des romans de Ludlum. *F. N.* Traduit de l'anglais (Etats-Unis) par Renaud Morin, Grasset, 496 p., 19,90 €.

LE SABLIER D'OR, de Julie Parsons. Une vieille dame charmante habite dans une superbe demeure dominant la rivière de Cork et la mer ; un jeune homme séduisant et serviable vient à passer par là. On se croirait embarqué dans une idylle façon *Harold et Maude*, sauf que la vieille dame n'a pas toujours été charmante. Et d'ailleurs comment a-t-elle

acquis cette maison ? Quant au jeune homme, il a fait en prison un séjour très instructif... Il y a de la vengeance dans l'air, et dans l'écriture de Julie Parsons une force d'évocation des abîmes et des courants qui semble établir de curieuses correspondances entre l'océan et l'âme humaine. Difficilement explicable, la présence d'un lien entre l'élément liquide et les pulsions meurtrières confère à ce roman une étrangeté réellement inquiétante. *G. Me.* Traduit de l'anglais (Irlande) par Christine Barbaste, Calmann-Lévy, « Suspense », 360 p., 20 €.

Asterix et Harry Potter dominent le classement 2005 des meilleures ventes

La jeunesse et la bande dessinée au sommet, les essais et documents à la traîne

Trois livres se sont vendus à plus d'un million d'exemplaires, en France, en 2005, selon le classement effectué pour *Livres-Hebdo*. De manière très symbolique, il s'agit d'une bande dessinée : *Le ciel lui tombe sur la tête*, 33^e opus d'Asterix (éd. Albert René), d'un livre pour la jeunesse : *Harry Potter et le Prince de sang-mêlé* (Gallimard Jeunesse), et d'un livre de poche : *Da Vinci Code* (Pocket). Ce trio englobe trois des quatre secteurs (plus les livres pratiques) qui ont tiré leur épingle du jeu, dans un marché plutôt déprimé. Le classement des meilleures ventes de l'année est réalisé par l'institut *Ipsos* pour le compte de l'hebdomadaire de la profession. Il inclut tous les circuits de distribution de vente au détail – des petites librairies aux hypermarchés –, mais ne comprend pas l'export, les DOM-TOM, les commandes réalisées en ligne ou par les grossistes.

Pourtant, les cinquante meilleures ventes ont fait un bond de 16,3 % par rapport à 2004, avec 13,3 millions d'exemplaires vendus, contre 11,5 millions, l'an passé. Dans ce palmarès (grand format et poche confondus), trois auteurs, Dan Brown, Joanne Kathleen Rowling et Marc Lévy, totalisent, avec seulement 10 livres, 5,5 millions de

volumes vendus. Les 7 BD présentes dans ce top 50 atteignent, quant à elles, 2,5 millions d'exemplaires. Au total, ces 17 livres cumulent 60 % des ventes, ce qui montre une très forte concentration du marché.

A cela, il faut ajouter le phénomène Gavalda. Alors que l'auteur d'*Ensemble, c'est tout* (Le Dilettante) n'a publié aucun livre en 2005, elle arrive en troisième position des ventes pour les romanciers, avec 815 000 exemplaires de ses trois romans publiés en poche dans la collection « J'ai lu ». Les poches occupent une place croissante : plus de 37 % des ventes des 50 premiers titres en 2005, contre 27 % en 2004. L'interclassement généralisé – c'est-à-dire le mélange du grand format et du poche sur les rayonnages des librairies –, mais aussi la baisse du pouvoir d'achat des ménages expliquent cette tendance lourde. Pocket, filiale d'Univers Poche (groupe Editis), marque sa domination écrasante du marché avec sept des dix titres qui dépassent 200 000 exemplaires et notamment les 4 premières places.

Parmi les maisons d'édition prestigieuses, les contrastes sont saisissants. Au sein de la galaxie Hachette, c'est de loin Lattès qui rapporte le plus d'argent. L'éditeur de Dan Brown en fran-

çais devance Robert Laffont, label d'Editis. Chez Grasset, la meilleure vente est *Trois jours chez ma mère*, de François Weyergans, avec 192 000 exemplaires. Il s'agit d'un petit cru pour le Goncourt, qui n'a pas atteint les 218 000 comme *Le Soleil des Scorta*, de Laurent Gaudé (Actes Sud) en 2004.

Le premier livre de Fayard est *La Possibilité d'une île*, de Michel Houellebecq, avec 162 000 exemplaires vendus – un record pour le prix Interallié. Chez Stock, la meilleure vente est *La Petite-fille de monsieur Linh*, de Philippe Claudel (118 800 exemplaires) loin devant *Mes mauvaises pensées*, de Nina Bouraoui (51 100 ventes), un très faible Renaudot.

Faiblesse des essais

Au Seuil, la meilleure vente est... *Une soirée*, d'Anny Duperey, avec 90 600 exemplaires. Chez Flammarion, le meilleur auteur reste Paulo Coelho, avec *Le Zahir* (170 700 exemplaires vendus). Albin Michel demeure la maison qui place le plus de titres dans le « top 50 » des romans : 9 au total, mais les ventes s'érodent pour Amélie Nothomb, avec *Alcide sulfurique* (133 200 exemplaires vendus). Le Goncourt des Lycéens confirme son attrait auprès du

public jeune : *Magnus*, de Sylvie Germain, atteint 75 500 ventes.

Le premier roman vendu par Gallimard est *La Malédiction d'Edgar*, de Marc Dugain (82 600 exemplaires). A noter chez Plon, le très bon score de Patrick de Carolis, avec *Les Demoiselles de Provence* (195 400 exemplaires). Bernard Fixot a fait une très piètre année 2005, ne classant aucun ouvrage dans les 50 meilleures ventes. Seul *Et après...* de Guillaume Musso, en Pocket, a dépassé 250 000 exemplaires.

La cote d'alerte est surtout atteinte du côté des documents et des essais. Sur deux ans, ils déclinent de 37,9 %, selon *Livres-Hebdo*. Le premier essai est le *Traité d'athéologie* de Michel Onfray chez Grasset (153 000 ventes). Vient ensuite *Mon Dieu, pourquoi ?* le livre d'entretien de l'abbé Pierre avec Frédéric Lenoir, édité par Plon (105 500 exemplaires). Aucun autre titre ne dépasse les 100 000. Le tassement enregistré en 2004 se confirme en 2005, et ce malgré des commémorations, comme le dixième anniversaire de la mort de François Mitterrand, ou des temps forts comme le débat sur la Constitution européenne. Triste année. ■

ALAIN BEUVE-MÉRY

L'ÉDITION

LA SOCIÉTÉ DES GENS DE LETTRES (SGDL), avec le soutien du Syndicat national de l'édition (SNE), a lancé, mardi 7 février, une pétition pour le respect des droits de tous les auteurs sur leurs œuvres. La SGDL entend mobiliser contre le projet de licence globale intégrée par deux amendements dans le projet de loi « relatif au droit d'auteur et aux droits voisins dans la société de l'information », dont la discussion est pour l'instant ajournée. Cette pétition est présente sur le site : www.sgdld.org et s'adresse à Jean-Louis Debré, président de l'Assemblée nationale. Pour Alain Absire, président de la SGDL, « la révolution numérique est une chance historique pour l'écrit », mais « les progrès de cette technologie ne doivent pas conduire à la négation des principes fondamentaux du droit d'auteur. »

LE RÉALISATEUR PIERRE

SCHOENDOERFFER et la veuve du lieutenant de vaisseau Guillaume, qui attaquaient devant la 17^e chambre du tribunal de grande instance de Paris deux ouvrages consacrés à l'officier de marine, ont été déboutés de leur demande. Pour le premier livre, coédité par Plon et XO, M. Schoendoerffer protestait contre l'utilisation du titre de son film sur le bandeau qui entoure l'ouvrage, sur lequel est inscrit « *Les Mémoires du Crabe-Tambour* ». Il demandait aussi la suppression sur la quatrième de couverture d'extraits qui faisaient référence à Pierre Guillaume, « le Crabe-Tambour, immortalisé par Schoendoerffer ». La famille du militaire, mort en 2002, avait aussi assigné Perrin pour la parution prochaine d'une biographie écrite par Georges Fleury et qui, dans un premier temps, avait reçu l'assentiment de la veuve du défunt. La famille a toutefois obtenu la communication des tapuscrits, déposés à la SGDL ou détenus par les maisons d'édition, qui ont servi aux ouvrages.

PRIX. Le prix Alberto Benveniste pour la littérature a été attribué à Michèle Kahn pour *Le Roman de Séville* (Le Rocher), alors que le **prix Alberto Benveniste pour la recherche** est revenu à Jonathan I. Israël pour *Les Lumières radicales. La philosophie, Spinoza et la naissance de la modernité (1650-1750)* (éd. Amsterdam). Le **prix Roman Version Fémina-Le Grand Livre du mois** a été décerné à Yann Queffelec, pour *Ma Première femme* (Fayard). Le **prix du livre en Poitou-Charentes** revient à Jean-Jacques Salgon, pour *Les Sources du Nil, Chroniques rochelaises* (éd. L'Escampette). Le **prix SNCF du polar** a couronné, pour le polar français, Caryl Férey, pour *Utu* (Gallimard), et pour le polar européen, Mo Hayder, pour *Tokyo* (Presse de la Cité).

Les éditeurs Barbara Cassin et Alain Badiou désavouent Pascal David, auteur d'une notice consacrée au philosophe

Nouveau différend autour de Martin Heidegger

Il est inhabituel que deux directeurs de collection prennent soin d'indiquer, en tête d'un volume, leur prise de distance envers son contenu. C'est pourtant le cas avec la publication du chapitre II d'*Introduction à la métaphysique* dans la collection de poche « Points-Seuil ». L'édition du texte allemand et la traduction française en regard, ainsi que les présentations et commentaires sont de Pascal David, spécialiste du philosophe allemand. On lit à la suite de la présentation de cette série bilingue : « *Alain Badiou et Barbara Cassin tiennent à se désolidariser de la notice biographique que, conformément aux principes de cette collection, ils ont demandé à Pascal David de rédiger* ».

La présentation des éléments biographiques nie toute compromission réelle de Heidegger dans le mouvement nazi. On y lit notamment : « *Ayant commis*

une erreur d'appréciation sur la nature du régime qui s'installe en Allemagne fin janvier 1933, Heidegger, qui ne s'est jamais rallié toutefois à son idéologie et l'a même combattue, accepte d'être recteur de l'université de Fribourg en mai 1933 comme d'être inscrit, sous certaines conditions, au NSDAP, ce qu'il semble avoir compris alors comme une simple formalité administrative et nullement comme l'acte militant d'une adhésion. Contrairement à une légende assez tenace en France, son Discours de rectorat (27 mai 1933) est tout sauf l'expression d'une allégeance envers le nouveau pouvoir. »

« Climat d'intimidation »

Cette version des faits contredit le contenu des livres de Victor Farias, *Heidegger et le nazisme* (Verdier), de Hugo Ott, *Martin Heidegger. Eléments pour une biographie*, (Payot), ou bien le récent tra-

vail d'Emmanuel Faye. *Heidegger, l'introduction du nazisme dans la philosophie* (Albin Michel).

Les directeurs de cette série précisent : « *Nous avions d'abord rédigé un "Avertissement des éditeurs", qui rendait compte des contraintes tout à fait singulières de l'édition et de la traduction françaises de Heidegger et replaçait ainsi dans son cadre le travail de Pascal David. Nous discutons alors en philosophes certains éléments de la traduction et de la biographie. Cet avertissement s'est heurté au veto de l'auteur, et nous avons dû y renoncer. Notre petite phrase est la trace recevable de ce renoncement.* »

De son côté, Pascal David constate qu'« *il est de bon ton, dans certains milieux éditoriaux parisiens, d'excommunier Heidegger en le faisant passer pour ce qu'il n'était pas : un penseur nazi.* »

Il considère qu'« *Alain Badiou et Bar-*

bara Cassin, les éditeurs de la collection, ont cédé au climat d'intimidation créé par l'ouvrage d'Emmanuel Faye, qui voudrait faire retirer les ouvrages de Heidegger des bibliothèques et programmes universitaires. Ma notice biographique s'est voulue la plus objective possible [car, selon lui,] Heidegger est entré en une sorte de dissidence à partir de 1934 et a même combattu l'idéologie nazie dans des cours aujourd'hui publiés ». « *Je ne sais pas qu'aucun autre recteur ait officiellement démissionné à cette époque, c'est-à-dire marqué sa désapprobation vis-à-vis du régime* », poursuit-il.

« *Les quelques lignes qui subsistent sont le fruit d'un compromis douteux. Je trouve personnellement fort peu élégant que des éditeurs "tiennent à se désolidariser" d'un auteur auquel ils ont eux-mêmes fait appel* », termine M. David. ■

A. B.-M. ET R.-P. D.

AGENDA

DU 13 AU 18 FÉVRIER.

LEVINAS. A Freiburg et Strasbourg, pour le centième anniversaire de la naissance d'Emmanuel Levinas, le Parlement des philosophes organise un colloque intitulé « Éthique, politique, philosophie : Emmanuel Levinas dans le siècle à venir ». Avec notamment Gérard Bensussan et Jacob Rogozinski (au MAMCS, 1, place Jean-Hans- Arp ; rens. : 03-88-43-65-05 ou www.parlement-des-philosophes.org).

LE 15 FÉVRIER.

NIZON. A Chambéry (73), l'Observatoire de l'écriture, de l'interprétation littéraire et de la lecture (OEIL) reçoit Paul Nizon et sa traductrice Diane Meur (à

19 heures, à l'université de Savoie, rue Maroz ; rens. : 04-79-26-13-25/28-83-74). Paul Nizon sera accueilli, **le 17 à Montpellier**, conjointement par la librairie Sauramps et la Maison de Heidelberg (à 18 h 30, 4, rue des Trésoriers-de-la-Bourse ; entrée libre, rens. : www.sauramps.com).

LE 17 FÉVRIER.

AGUALUSA. A Paris, les éditions Métailié invitent à rencontrer José Eduardo Agualusa, auteur angolais d'origine indienne, pour la présentation de son livre *Le Marchand de passés* (à 19 heures, à la librairie Libralire, 116, rue Saint-Maur, 75011).

LE 17 FÉVRIER.

CHANGE. A Saint-Germain-la-Blanche-Herbe (14), L'IMEC et Ent'revues proposent une rencontre consacrée à la revue *Change*, avec Alain Chanéac, Jean-Pierre Faye, Jean-Claude Montel, Christian Rosset et Alain Coste (à 20 heures à l'abbaye d'Ardenne ; rens. et rés. : 02-31-29-52-46). Un numéro spécial de la revue *Faire part*, intitulé « Ce que *Change* a fait », paraîtra pour l'occasion.

LE 14 FÉVRIER.

KUREISHI. A Lyon, rencontre avec Hanif Kureishi. Philippe Morier-Genoud lira des extraits de *Contre son cœur* (à 19 h 30, à la Villa Gillet, 25, rue Chazière, 69004 ; rens. 04-78-27-02-48).

LES CHOIX DU « MONDE DES LIVRES »

LITTÉRATURES

La Révolution par les femmes, de Corinne Aguzou (éd. Tristram).

Mes frères, de Jérôme d'Astier (Seuil).

Petits contes noirs, d'A.S. Byatt (Flammarion).

Des maisons, des mystères, de Germaine Beaumont (Omnibus).

Œuvres, de Georges Henein (Denoël).

Dead Girl, de Nancy Lee (Buchet-Chastel).

Petits textes poétiques, de Robert Walser (Gallimard).

ESSAIS

L'Histoire, la guerre, la Résistance, de Marc Bloch (Gallimard).

Impasse de l'espace, de Serge Brunier (Seuil).

Histoire du corps, t. 3, dir. Alain Corbin, Jean-Jacques Courtine et Georges Vigarello (Seuil).

Le Livre des déserts, dir. Bruno Doucey (éd. Robert Laffont).

L'Idée de l'Inde, de Sunhil Khilnani (Fayard).

Comment guérir un fanatique, d'Amos Oz (Gallimard).

La Pomme et l'Atome, de Sébastien Balibar (éd. Odile Jacob).

John W. Baldwin

Un Américain
à Paris

Le médiéviste, spécialiste du règne de Philippe Auguste, dépasse dans « Paris, 1200 » la simple évocation de la vie quotidienne pour analyser les mécanismes institutionnels d'une capitale en gestation

Ce n'est pas tant son statut de membre associé étranger de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, où il fut élu le 14 février 2003, ni même sa participation au séminaire de Jean-Claude Schmitt, à l'École des hautes études en sciences sociales, qui explique la présence à Paris du médiéviste américain John W. Baldwin. Pas davantage la sortie imminente du beau livre qu'il consacre à la capitale française, royale, puis républicaine (*lire encadré*). En fait, depuis qu'il a pris sa retraite, en 1997, il partage son temps, presque à égalité, entre Baltimore et Paris, réservant à la France la saison froide. Installé dans un premier temps rue Charlemagne, tout près de l'ancienne enceinte de Philippe Auguste, monarque dont il n'a cessé d'étudier le règne – son maître ouvrage, *The Government of Philip Augustus : Foundations of French Royal Power in the Middle Ages*, paru chez Fayard dès 1991 et improprement classé dans la série biographique sous le titre *Philippe Auguste* –, il vient d'aménager avec son épouse, l'historienne Jenny Jochens, rue de Bièvre. C'est à Paris du reste qu'ils se sont rencontrés, il y a plus d'un demi-siècle. Lui venait d'outre-Atlantique, elle du Danemark, et tous deux, boursiers, suivaient à la faculté le séminaire de droit canon de Gabriel Le Bras. Tous deux historiens aussi : elle étudiait l'époque de Philippe le Bel, lui s'intéressait déjà au règne de son trisaïeul, Philippe Auguste. Depuis, son épouse a libéré le champ capétien : devenue experte en vieux norrois, elle s'est tournée vers l'Islande médiévale, tout en contribuant au chantier de l'histoire des femmes...

John Baldwin a beau être né à Chicago, le 13 juillet 1929, il se considère plutôt comme « un homme de l'Est » – et de préciser : « *New Jersey, Pennsylvanie, Maryland* ». Il a pourtant passé une partie de son enfance dans la métropole de l'Illinois, mais le souvenir en est contrasté : « *C'était à l'époque des gangsters. Nous étions trois frères – je suis l'aîné, mais n'ai pas suivi les traces de notre père, ingénieur, qui rêvait pour nous de carrières scientifiques. Il ne m'en a, du reste, jamais voulu. C'était la Grande Dépression, et nous vivions dans une précarité réelle. La ville était très difficile, et la sécurité presque inexistante.* »

Voltaire ou Cicéron

Il ne fut pas mécontent de la quitter. Ce qu'il regrette, de ses années de formation, c'est de n'avoir jamais appris le français. Au Maryland, où il poursuit ses études, il lui faut choisir entre la langue de Voltaire et celle de Cicéron : il sera latiniste. Le choix n'est pas mauvais pour un futur médiéviste, d'autant que, malgré ses excuses répétées, il parle aujourd'hui un français des plus justes.

On s'étonne d'autant moins de l'option pour la langue ancienne qu'il s'avoue issu d'« une famille protestante presbytérienne écossaise très croyante » – « *evangelical* », tient-il à souligner en récusant toute traduction française. Logiquement tenté par la théologie, il se met bientôt à l'allemand et au grec ancien, mais, faute de vocation, il y renonce et se tourne vers l'histoire. Sans rompre avec la mouvance spirituelle des siens, puisqu'il suit son cursus au Wheaton College, dans l'Illinois, centre du mouvement *evangelical* alors. Le Moyen Âge s'impose pour qui cherche une civilisation formée par la religion. Boursier Fulbright en quête d'un lieu européen où s'inscrire en thèse, il hésite entre l'Allemagne et le Royaume-Uni. La solution est pragmati-

que : impossible en RFA, trop compétitive outre-Manche, la démarche contraint Baldwin à se replier sur l'Italie ou la France. Ce sera Paris, donc, dès l'automne 1953.

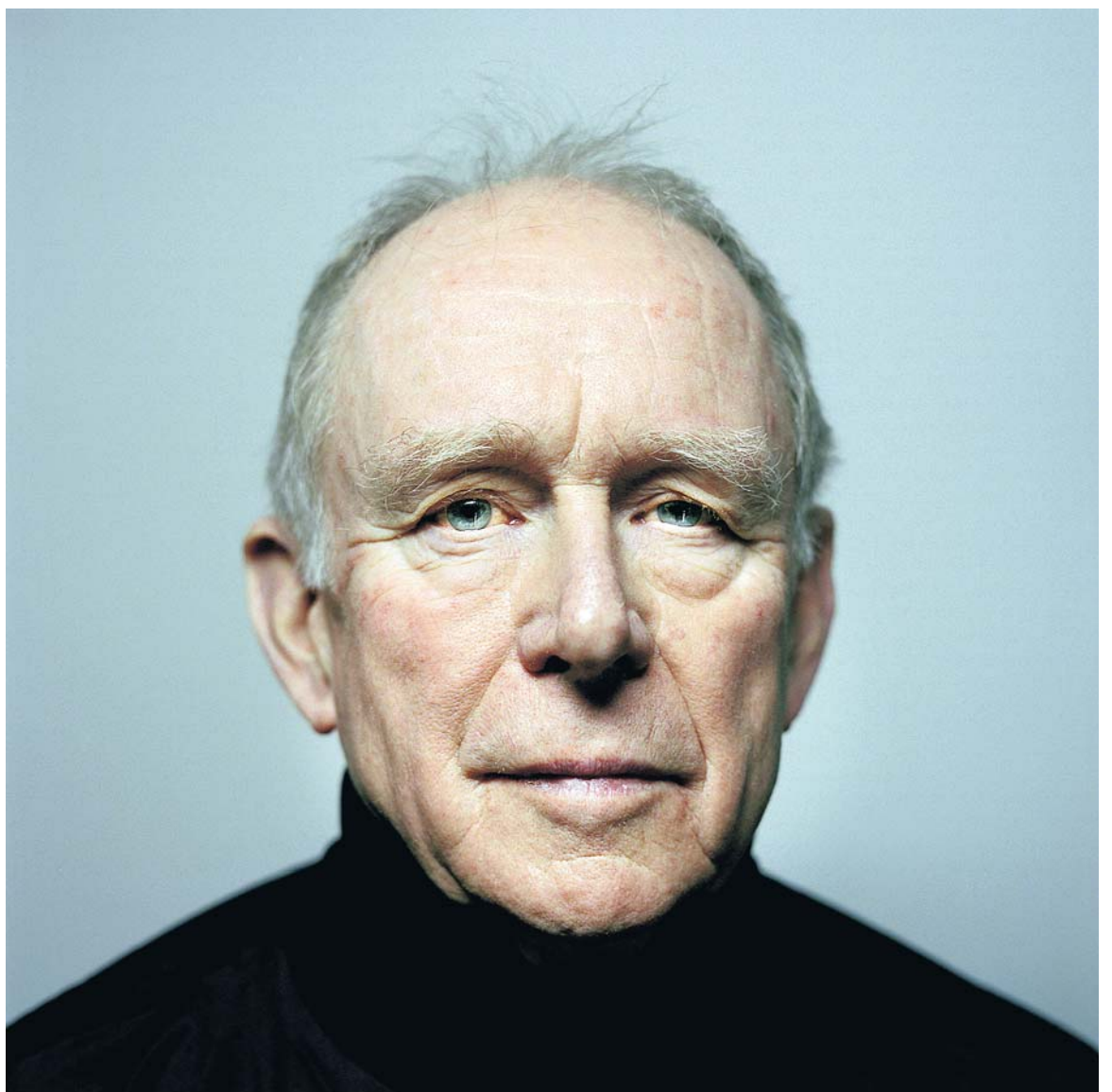
La ville le séduit aussitôt. Et voilà le thésard qui s'attelle à comparer les théories des romanistes, canonistes et théologiens sur le Juste Prix à la fin du XII^e siècle. Mais le milieu lui reste très fermé. Le Bras le confie à son assistant, Pierre Le Gendre, mais la plupart des médiévistes ignorent ce confrère étranger, qui soutiendra sa thèse, de retour à Baltimore, à la Johns Hopkins University trois ans plus tard, sans avoir réussi à pénétrer les cercles érudits français. Il lui faudra attendre 1961 – dans l'intervalle, Baldwin enseigne à l'université Ann Arbor du Michigan – et la rencontre avec Jacques Le Goff pour que la brèche s'ouvre. L'amitié entre les deux hommes ne se démentira plus – c'est Le Goff qui signera la préface du mémorable *Philippe Auguste*, trente ans plus tard –, même si Baldwin tient à l'écart entre leurs visions respectives : « *Nos horizons sont très différents. Les miens sont moins ouverts. Là où Jacques Le Goff embrasse volontiers la longue durée, je me contente d'une petite fenêtre chronologique. Mais là j'explore tout.* »

C'est ainsi qu'il découvre Pierre le Chantre, ce fils de chevalier du Beauvaisis qui devient responsable du chœur de Notre-Dame de Paris, chargé des affaires publiques de l'Église, donc des intérêts du chapitre. Mais son enseignement de la théologie fait autant pour la réputation de sainteté

Une ville « ressuscitée »

On mit du temps avant d'intégrer le décompte du temps depuis la nativité supposée du Christ, fixée au VI^e siècle par le moine Denys le Petit. Aussi, 1200 est peut-être le premier millésime de fin de siècle à être repéré, sinon fêté. Le propos de John W. Baldwin coïncide heureusement avec un cru particulièrement singulier. Année muette – sanctionnant la stratégie matrimoniale du roi, l'interdit pontifical qui frappe le royaume entre janvier et septembre prive les Parisiens, comme les autres sujets de Philippe Auguste, des sonneries de cloches qui rythment les heures canoniques et carillonnent les fêtes chômées – c'est aussi le temps de la paix entre le Plantagenêt et le Capétien, trêve en fait dans le conflit séculaire franco-anglais, scellé par le mariage du prince héritier Louis et de Blanche de Castille ; c'est encore le temps des plus vives discordes entre les étudiants et les bourgeois de la ville ; le début d'une ère enfin où les fonds documentaires, dûment archivés, permettent de saisir la vie d'une ville dans ses aspects les plus ordinaires. Fort de ce corpus aussi formidable que conséquent, l'historien américain s'essaie à cette « *résurrection* » qu'appelaient de ses vœux Michelet. D'une vitalité qui ne cède jamais à l'austérité de l'archive, le résultat fascine, par sa réelle accessibilité comme par son érudition heureuse.

Paris, 1200, de John W. Baldwin (traduit de l'anglais [États-Unis] par Béatrice Bonne, Aubier, « *Collection historique* », 480 p., 28,50 €. En librairie le 24 février).



OLIVIER ROLLER POUR « LE MONDE »

de Pierre que son décès, sous l'habit cistercien, en 1197. D'articles savants en synthèses érudites – sa voix est de celles que l'historien croise pour appréhender les perceptions de la sexualité du temps dans le seul autre de ses livres traduits jusqu'ici en français, *Les Langages de l'amour dans la France de Philippe Auguste* (Fayard, 1997) –, John W. Baldwin le met en scène, analyse son œuvre et son action, le présente dans *Paris, 1200* comme le pôle complémentaire du roi lui-même, en tant que maître des écoles de la cité.

« Je l'ai écrit pour les Français »

Si l'essentiel de la recherche de Baldwin semble réservé à des médiévistes aguerris – n'a-t-il pas fortement contribué à l'édition des *Registres de Philippe Auguste* (1992) –, le dernier opus de l'historien a une autre vocation. « *Je l'ai écrit pour les Français* » : pour preuve de cette offrande, l'ouvrage connaît là sa première édition, le public anglophone devant se contenter de la leçon prononcée en 2001, lorsqu'il mit fin à quarante ans d'enseignement à Johns Hopkins – à l'inverse du Collège de France, où la leçon inaugurale est seule impérative, c'est l'ultime leçon qui fait référence, séance d'adieux qui vaut consécration. En proposant le bref tableau de la capitale capétienne au tournant du XIII^e siècle, Baldwin rompt avec l'usage. « *Je voulais présenter des idées plus largement que je ne l'avais fait jusque-là. Rassembler toutes les connaissances accumulées sur ce court moment. Tenter une synthèse.* »

L'audace ne paya pas. « *Mes collègues furent peu enthousiastes. Ils applaudirent poliment, mais certains surent me dire qu'ils regrettaient un certain manque de cadres théoriques. Loin de m'accabler, ces réticences me stimulèrent et je décidai de relever le défi en écrivant pour le public français cette évocation d'une décennie particulière décisive.* »

Pas de principe exclusif. Baldwin retient tous les indices, les croise, les sollicite sans cesse. Confrontant la documentation latine comme l'illustration, la littérature – il a longuement étudié Jean Renart, auteur d'un premier *Roman de la Rose*, et Gerbert de Montreuil – et la langue vernaculaire, Baldwin tente de dégager d'autres idées que celles véhiculées par les sources cléricales, si nettement majoritaires qu'elles fussent à fausser la perspective, même sur des sujets aussi ordinaires que l'amour, le vêtement ou la nourriture.

La place que fait le médiéviste à l'information littéraire est particulièrement originale. « *Pour moi, l'enseignement du post-structuralisme : "Tout est littérature", permet d'atteindre une réalité souvent négligée.* » Et l'historien n'est pas peu fier du soutien de son collègue de l'Institut Michel Zink, qui, sans partager toujours ses vues, assista fidèlement à ses communications au Collège de France.

Son seul problème, qu'il souligne plutôt que de le minimiser, c'est sa méconnaissance de l'ancien français. Même si David Hult, l'un de ses collègues de Johns Hopkins, aujourd'hui en poste à Berkeley, lui apporta une aide précieuse, qu'il ne pouvait guère trouver au séminaire de Pierre Toubert. Baldwin n'insiste volontiers que sur ses « défauts » : fait-il œuvre d'historien de la ville ? Non. « *Ce*

« *Là où Jacques Le Goff embrasse volontiers la longue durée, je me contente d'une petite fenêtre chronologique. Mais là j'explore tout* »

sujet d'étude a sa propre procédure, sa propre méthode ; et je ne suis pas un historien de l'urbanisme. Je n'en ai pas la formation ni la compétence. Je me cantonne à l'image et à la très courte durée. » Avant de conclure par cette morale d'une humilité rare : « *Je me protège de mes défauts.* »

Cela ne l'empêche pas de nourrir des projets passionnants. A quelques mois d'un colloque annoncé pour septembre, il reprend la piste d'Etienne Langton, ce théologien qu'il fréquente, comme son contemporain Pierre le Chantre, depuis plus de trente-cinq ans. Archevêque de Canterbury, le prélat, qui participa à la promulgation de la Grande Charte imposée en 1215 à Jean sans Terre, lui offre l'occasion d'étudier la relation entre l'enseignant parisien et le politique anglais. Une façon de décaper une historiographie peu encline à croiser les préoccupations théologiques et pragmatiques.

Pour l'heure, c'est la vision du Paris médiéval que Baldwin bouscule en renonçant à la vision d'une « *vie quotidienne* » qui gomme les nuances et lacunes de la documentation pour ne laisser aucun blanc et s'en tenir aux seules sources, puisque, sur le petit pré carré qu'il s'est choisi, personne ne sait aussi bien les faire parler. ■

PHILIPPE-JEAN CATINCHI